

Annou Sannasa

La mort en face





Jean-Pierre Rostenne nous manque

Jean-Pierre Rostenne aimait dire : « Tout va bien... sauf ce qui ne va pas ».

Dans une biographie fantaisiste, il affirmait être né le 13 juillet 1942 et avoir obtenu trois doctorats

au Massachusetts Institute of Technology en un jour. En réalité, né à Etterbeek, issu d'une histoire familiale complexe, il choisit très tôt la liberté et le voyage. Il parcourt le Brésil, le Congo, la Suisse, l'Italie, la France, l'Allemagne et l'Angleterre.

En 1968, il s'installe au Vieux Marché des Marolles comme brocanteur et bouquiniste.

Il acquiert une réputation internationale pour sa connaissance des cartes postales. Passionné par les chiffres, les religions et l'ésotérisme, il mène une vie bohème entouré d'objets et de livres.

Après le décès de sa femme Marie Milouda et la fermeture de leur magasin rue Haute, il entre en maison de repos.

Collectionneur compulsif, il crée des cannes originales et des costumes différents chaque jour. Il déambule dans les Marolles tel un mage, rassemblant ce que d'autres dispersent. Mais à la

maison de repos Sainte-Gertrude, son excentricité dérange certains responsables.

Jugé encombrant,

il est envoyé provisoirement à l'hôpital Saint-Jean, loin de son quartier. Privé de sorties et de lien social, il perd l'environnement qui nourrissait sa créativité. Il y contracte une pneumonie le 20 février 2017, qui lui est fatale. Son cercueil est à son image, décalé, coloré, original, prêt à s'envoler...

LA VIE est FAITE

DE

RENCONTRES



VIVE LA MORT !

De la naissance à la mort, nos existences sont traversées par de grandes étapes, ponctuées de rites et de célébrations. Elles balisent nos passages, inscrivent nos vies dans une continuité, donnent sens au temps qui passe. Pourtant, au cœur de ce cycle fondamental, la mort demeure le parent pauvre. Depuis l'avènement du monde moderne, notre rapport au monde invisible a changé : l'acte de mourir n'est plus intégré à notre quotidien, la mort est largement taboue, peu reconnue, insuffisamment intégrée comme une étape à part entière de la vie. Sa célébration, dès lors, est rarement anticipée.

Ce vide laisse le champ libre à des monopoles – religieux et commerciaux – qui encadrent la mort comme un produit à gérer, qu'il s'agisse d'inhumation ou d'incinération. La mort est aujourd'hui réduite à un acte marchandisé, dans lequel la personne en fin de vie et ses proches sont maintenus à distance, avec peu de place laissée à la créativité, à l'intime, au sens.

L'objectif de ce numéro est de participer à la réintégration de la mort dans les cycles de la vie. Pour nous aider, nous avons invité Charlotte et Betsy qui viennent de créer les Funérailles Lavoisier. Avec elles nous aborderons des questions telles : Quelle place la mort occupe-t-elle aujourd'hui dans nos vies ? Quelles

nouvelles pistes imaginer pour mieux l'intégrer à nos existences et prendre soin de nos mort-es ? Quand et comment parlons-nous de la mort ? Ces questions sont au cœur des cafés mortels ou du lieu créé par l'association Pass-âges à Bruxelles, où naissance et mourance se fécondent mutuellement.

Ce numéro invite également à ouvrir le regard vers d'autres cultures, d'autres rapports au monde, où la mort n'est pas reléguée à l'ombre mais intégrée à la trame du vivant, cheminement illustré dans le portfolio par les céramiques funéraires de Louise Devin.

Au-delà de la mort, demeure le temps du deuil. Comment honorer, célébrer, continuer à faire vivre nos mort-es dans nos mémoires et nos gestes ? Docteur Amour est allé à la rencontre des témoignages de Maurice et de Mariane, là où l'amour continue d'exister au-delà de la mort.

Les anthropologues nous rappellent que le soin accordé aux mort-es constitue une étape fondatrice de l'histoire humaine. Il est temps, peut-être, de renouer avec cette sagesse ancienne et, comme ce numéro nous y convie, d'inventer autant de gestes pour rire et débattre de la mort et la célébrer comme une part vivante de la vie.

FAITES COMME FRANCESCA ALBANESE, SOUTENEZ LES AÎNÉ·ES & ABONNEZ-VOUS

à *Amour & Sagesse* pour un an
(parution aléatoire) :

*** PRIX JUSTE :
19 €**

*** PRIX DE SOUTIEN :
29 €**

COMMENT S'ABONNER ?

Par virement bancaire sur le compte
de À travers les Arts! asbl :

BE 36 0688 8897 1681

(**BIC GKCCBEBB**) en indiquant en
communication : nom + prénom +
adresse postale + n° de tél
et/ou e-mail.

**Les seniors, les chômeurs·euses,
les détenu·es et toute personne
en situation de précarité peuvent
bénéficier d'un abonnement gratuit
à leur demande.**

**Les frais de port sont compris
pour la Belgique. Malheureusement,
nous ne pouvons plus proposer
d'abonnements à l'étranger.**

**Pour toute demande d'abonnement
gratuit ou de renseignements,
contactez-nous par e-mail :**

info@amouretsagesse.be

ou par tél. au : +32 476 81 15 22

ou écrivez-nous à :

À travers les Arts! asbl

Avenue Van Volxem 54, 1190 Forest

**Et pour tous les
DONS et les SOUTIENS,
c'est la même marche à suivre!**

UN GRAND MERC À VOUS!



SOMMAIRE

P6-9 Dr Amour
*Quand l'amour dépasse
la mort*

P10-11 Relations
Le deuil blanc

P12-13 Coup de gueule
AU FOND DU TROU

P14-16 Portrait
REFUSER L'OUBLI,
UNE FORME DE
RÉSISTANCE

P17-55 Dossier
La mort en face
La genèse
des Funérailles
Lavoisier
Atelier : TOUT CE QUE
VOUS AVEZ TOUJOURS
VOULU SAVOIR SUR LE
FUNÉRAIRE SANS AVOIR
JAMAIS OSÉ LE DEMANDER
Portfolio : Louise Devin
RITUELS FUNÉRAIRES PAR
MONTS ET PAR CULTURES
CAFÉ MORTEL,
LOIN D'ÊTRE
MORTELLEMENT
ENNUYEUX
LA MORT DES OUBLIÉS :
UNE INJUSTICE CONTINUE
L'itinérance des
cimetières

P56-63 Arts & culture
Chroniques
littéraires : la mort
Réflexion :
UN REPOSANT
VOISINAGE
Créations :
De Moi à
De Moor,
les guerriers
de la lumière
*Playlist mortelle : quelle
musique voudrais-tu qu'on
passe à tes funérailles ?*

P64-66 Détente
GUIDE DE SURVIE EN NUMÉRIE
HEROSCOPE
DE L'INCROYABLE BANALITÉ



Quand l'amour dépasse la mort

Pour cette édition spéciale, Docteur Amour est allé à la rencontre de témoignages où l'amour continue d'exister au-delà de la mort. Celui de Maurice qui a vu se multiplier les manifestations de la présence de sa bien-aimée décédée. Il sent qu'elle est là. Et celui de Mariane qui parle à Michel tous les jours. Pour elle, Michel n'a pas disparu, il s'est transformé.

Maurice

Maurice, 87 ans, nous parle de l'amour éternel qu'il porte à Régine, partie il y a cinq ans, qui reste présente dans son cœur. L'amour que Maurice lui voue semble intact.

Depuis le décès de Maman Régine, Maurice a vécu des événements troublants, inexplicables.

« Je raconte simplement ce que j'ai vécu depuis le décès de mon épouse, sans vouloir effrayer ni convaincre qui que ce soit.

La première chose étrange s'est passée six mois après sa mort. Un matin, en me levant, j'ai trouvé la broche en ivoire qu'elle portait tous les jours posée sur la table du salon.. Je n'ai aucune idée de comment elle est arrivée là. La broche était rangée dans une boîte fermée, que je n'ouvre jamais.

Un autre moment marquant s'est produit dans la cuisine, le 12 août dernier, jour de notre anniversaire de mariage. J'étais en train de préparer mon café quand la radio, qui était pourtant en panne depuis longtemps, s'est allumée toute seule et a diffusé une chanson congolaise que ma femme écoutait souvent, Mayele Mabe de Joseph Kabasele. Je n'avais absolument rien touché. J'ai même vérifié la prise, pensant avoir fait un geste sans m'en rendre compte... mais non, rien du tout. Elle s'était allumée toute seule.

Je fais aussi des rêves... très nets.

Je vois Régine, je l'entends parler.

Elle me dit de continuer, de marcher, de vivre normalement.

Quand je me réveille, c'est comme si Régine était encore dans la pièce.

C'est tellement précis que parfois je reste assis un moment avant de bouger.

Il y a aussi l'odeur. Son parfum. Je le sens souvent, le matin, dans le salon.

Je reconnais tout de suite l'odeur de son parfum vanillé.

Je n'ai plus ce parfum dans la maison. Mais l'odeur apparaît quand même.

Une fois, mes petits-enfants ont dit : "Ça sent bon ici."

Donc je ne suis pas le seul à l'avoir senti.

Quand je marche près du lac, à Louvain-la-Neuve, il m'arrive de sentir une présence lourde. Comme une pression dans le dos, ou quelqu'un qui marche juste à côté.

Je me retourne : il n'y a personne.

Mais la sensation reste.

Il y a eu aussi ce papillon blanc.

C'était l'hiver. Il est venu se poser sur ma main.

J'étais surpris, parce que bon, en hiver, normalement on n'en voit pas.

Je suis resté immobile.

C'est le genre de moment que je n'oublie pas.

Et puis il y a eu la main.

Un soir, j'étais dans mon fauteuil, ici.

Je somnolais.

J'ai senti une main prendre la mienne.

Ce n'était pas un courant d'air, ce n'était pas mon imagination.

C'était une main.

J'ai juste dit : "bonne nuit".

Et je n'ai pas bougé. »

Ces dernières années, Maurice a vu se multiplier les témoignages attestant de la présence de sa bien-aimée. Il sent qu'elle est là ; Régine apparaît dans ses rêves, lui offre son aide. Ce sont les choses qu'il a vécues. Il ne dit pas aux gens de croire ou de ne pas croire. Il raconte simplement ce qu'il vit, ici, dans cette maison – et cela l'aide. Cela lui donne le sentiment qu'elle n'est pas complètement partie.

Peu à peu, Maurice a développé sa propre manière de penser ces expériences. Plutôt que d'opposer croyance et rationalisme, il préfère prêter attention à ce que ces présences font dans la vie quotidienne : comment elles soutiennent, comment elles accompagnent, comment elles transforment les relations après la mort, face à l'absence. Maurice observe la façon dont il résiste aux explications purement rationnelles, comment il hésite, comment il réorganise son monde

intérieur pour continuer à donner une place à Régine, d'une autre manière... Ses expériences sont une véritable manière de vivre autrement avec Régine, simplement en racontant ce qu'il vit, sans vouloir convaincre qui que ce soit.

Mariane

À la fin des années 1960, Mariane, 17 ans, est tiraillée entre la découverte de l'amitié et de l'amour avec les garçons et l'éducation stricte reçue à la maison. Pour se protéger et rester fidèle aux attentes familiales, elle choisit de se réfugier dans les études. Elle intègre l'École polytechnique, portée par un besoin de stabilité et de contrôle mais le surmenage, mêlé à une profonde blessure affective – le départ de sa sœur jumelle qui s'installe avec son amoureux – la fait vaciller. Mariane perd ses fondations, elle bascule. Le corps finit par dire stop : un burnout survient, accompagné d'un changement de filière, comme si une part d'elle cherchait à renaître autrement. Elle se réoriente alors vers des études d'enseignante en mathématiques dans l'enseignement secondaire.

C'est à cette période qu'elle rencontre Michel. Leur amour se construit lentement, dans la confiance. Après deux années ensemble, ils se marient. Pour Mariane, tout semble enfin aligné : l'amour est là et les études sont réussies. Lui est professeur de français, elle, enseignante en mathématiques. Pourtant, une fois les vœux échangés, l'ombre s'installe. Michel change. Les sorties nocturnes se multiplient, et l'alcool s'invite peu à peu dans leur quotidien. Au travail, les tensions sont réelles et à la maison, elle ne trouve aucun refuge. Son mari ne la soutient pas,



les mots blessent, les gestes finissent par dépasser les limites. Pourtant, Mariane tient. Combattante, elle refuse de déstabiliser ses enfants par un divorce. Elle comprend que l'alcoolisme est une maladie et décide de se battre. Des années de lutte, de fatigue et de courage seront nécessaires. Mais son acharnement finit par porter ses fruits : Michel arrête de boire. La vie reprend, fragile mais possible.

De cette épreuve, Mariane tire une force essentielle : elle apprend à prendre le contrôle sur sa propre vie, combative et portée par une joie de vivre intacte.

À la retraite, leurs désirs divergent à nouveau. Mariane rêve d'évasion et de liberté, quand Michel, lui, reste immobile. Les disputes et les reproches continuent d'habiter le quotidien. Et puis, le corps de Michel, marqué par des années d'alcool, finit par céder. À 72 ans, il est diagnostiqué d'une cirrhose du foie accompagnée d'une tumeur hépatique.

Mariane l'accompagnera jusqu'à ses derniers instants, présente, attentive et fidèle.

À sa mort, il se passe quelque chose d'inattendu chez Mariane. La présence de Michel n'est plus physique, elle devient spirituelle et Mariane découvre une autre forme d'amour. Un amour qui apaise, rassure et reconforte.

Ca sera d'abord l'apparition d'un papillon brun qui viendra visiter la famille de temps à autre. Il va et vient, tourne et insiste comme s'il cherchait à être reconnu. Dans de nombreuses traditions, le papillon symbolise la renaissance mais pour Mariane, ce papillon est un passage : Michel n'a pas disparu, il s'est transformé. Le même papillon revient encore, lors d'une visite chez son fils. La répétition ancre le message, ce n'est plus une coïncidence, mais un

langage. Une façon pour Michel de dire à Mariane qu'il est encore là.

Depuis, Mariane lui parle chaque jour. Elle lui raconte son quotidien, ses pensées. Au fil des années, d'autres témoignages apparaissent. Un jour, sa présence prend la forme d'un oiseau retrouvé au pied de sa porte, magnifique, venu de nulle part, comme s'il avait choisi de terminer sa route dans les pas de Mariane. Dans son cœur, le message est clair : le papillon brun s'est transformé en bel oiseau.

Marianne n'a jamais ressenti la présence physique de Michel. Pourtant, parfois, la nuit, un léger courant d'air effleure son corps dans le lit. Une caresse imperceptible, mais chargée de sens. Dans ces instants suspendus, elle sait. Il est là. Il veille sur elle sous une forme que seul le cœur sait entendre.

Mariane comprend alors que Michel lui parle désormais par le mouvement de l'air, par le battement d'ailes, par les métamorphoses du vivant. Elle continue de lui parler chaque jour, parfois à voix haute, souvent, sans même avoir besoin de mots.

La vie de Mariane a été faite de luttes, d'ombres et de résistances. Son amour pour la vie lui a donné le courage d'affronter la maladie de son mari, de tenir et de se battre.

Aujourd'hui, à travers ces moments suspendus et ces signes discrets, Mariane récolte ce qu'elle a toujours semé : un soutien venu d'ailleurs, et la certitude intime que certains amours ne s'éteignent jamais. ♦

Le deuil blanc

Godelieve, épouse de Serge

« Je me souviens du moment où j'ai compris qu'il ne reviendrait plus jamais. Même s'il respirait encore à côté de moi, sa maladie l'avait déjà emporté dans un endroit où je ne pouvais pas le rejoindre. Parfois, je le regardais sans reconnaître l'homme que j'avais épousé. J'avais l'impression de passer ma main à travers une vitre.

Chaque matin, je me réveillais avec la peur qu'une partie de lui s'était encore éloignée pendant la nuit. Et pourtant, je restais. Je l'aimais, je l'accompagnais. Mais intérieurement, je me préparais malgré moi à ce qui allait arriver.

La nuit, quand il dormait, il me semblait parfois le retrouver tel qu'il était avant. Je voulais retenir ces instants, les graver dans ma mémoire avant que la maladie ne les efface complètement.

Moi aussi, j'oubliais... ou peut-être que je m'habituais. Il était beau, très éloquent, très exigeant aussi, et il l'est resté jusqu'à la fin.

Le jour où Serge est parti, je n'ai pas crié. Je ne me suis pas effondrée. J'ai

Et si le deuil n'était pas uniquement lié à la mort ? Et s'il pouvait commencer alors que la personne aimée est encore en vie ? C'est ce que l'on appelle le deuil blanc. Il désigne le deuil vécu par les personnes touchées, ou par celles qui accompagnent un proche atteint d'une maladie neurodégénérative, comme la maladie d'Alzheimer. La relation se transforme, les souvenirs s'effacent peu à peu, et le lien tel qu'on le connaissait n'existe plus vraiment. Chacun·e traverse cette épreuve à sa manière. Voici trois témoignages de ce cheminement intime.

simplement senti un immense silence me traverser. Comme si mon cœur savait déjà. Comme si la fin n'était qu'une étape de plus dans un départ commencé des années auparavant.

Je suis triste, c'est normal. Surtout de ne pas avoir pu vivre ces dernières années comme je les avais imaginées. Lui a trouvé le repos. Moi, je suis encore là et j'essaie de profiter de la vie qui me reste ».

Corinne et sa mère Jeannine

« Je voyais ma maman disparaître lentement et je me sentais mal de souffrir

comme si elle était déjà partie. Voilà comment je pourrais résumer ce que j'ai vécu.

Maman et moi n'avions jamais eu une relation simple. J'ai toujours fait bonne figure et je n'ai jamais coupé les ponts, malgré certaines paroles et attitudes blessantes. Elle a vécu ses cinq dernières années en maison de repos. Je ne me souviens plus du nom exact de sa maladie. En famille, nous l'appelions "la petite sœur d'Alzheimer".

Je ne saurais dire quand les premiers signes sont apparus. Au début, je n'imaginai pas l'impact que cela aurait sur nos vies. Peu à peu, maman est devenue plus effacée. Elle me reconnaissait, mais nos conversations tournaient en rond. Et dès que la télévision s'allumait, je cessais d'exister.

Mes visites se sont espacées dans les derniers mois. Au début, je ressentais beaucoup de culpabilité, puis quelque chose a changé. Je me suis convaincue qu'elle ne savait plus quand je venais et qu'elle ne se rendait pas compte du temps écoulé entre deux visites. Parfois, je pleurais en rentrant chez moi. Je ne sais pas si tout le monde vit cela, mais on se sent terriblement seule. Même quand ma sœur était présente, j'avais l'impression que nous ne traversions pas la même chose.

Aujourd'hui, maman n'est plus là. Quand j'y repense, il reste un poids intérieur, mais il est plus doux. J'ai compris que l'on peut aimer, souffrir et se protéger en même temps. Et surtout, que l'on a le droit de faire son deuil, même lorsque la fin n'est pas encore arrivée ».

Annie et son mari Daniel

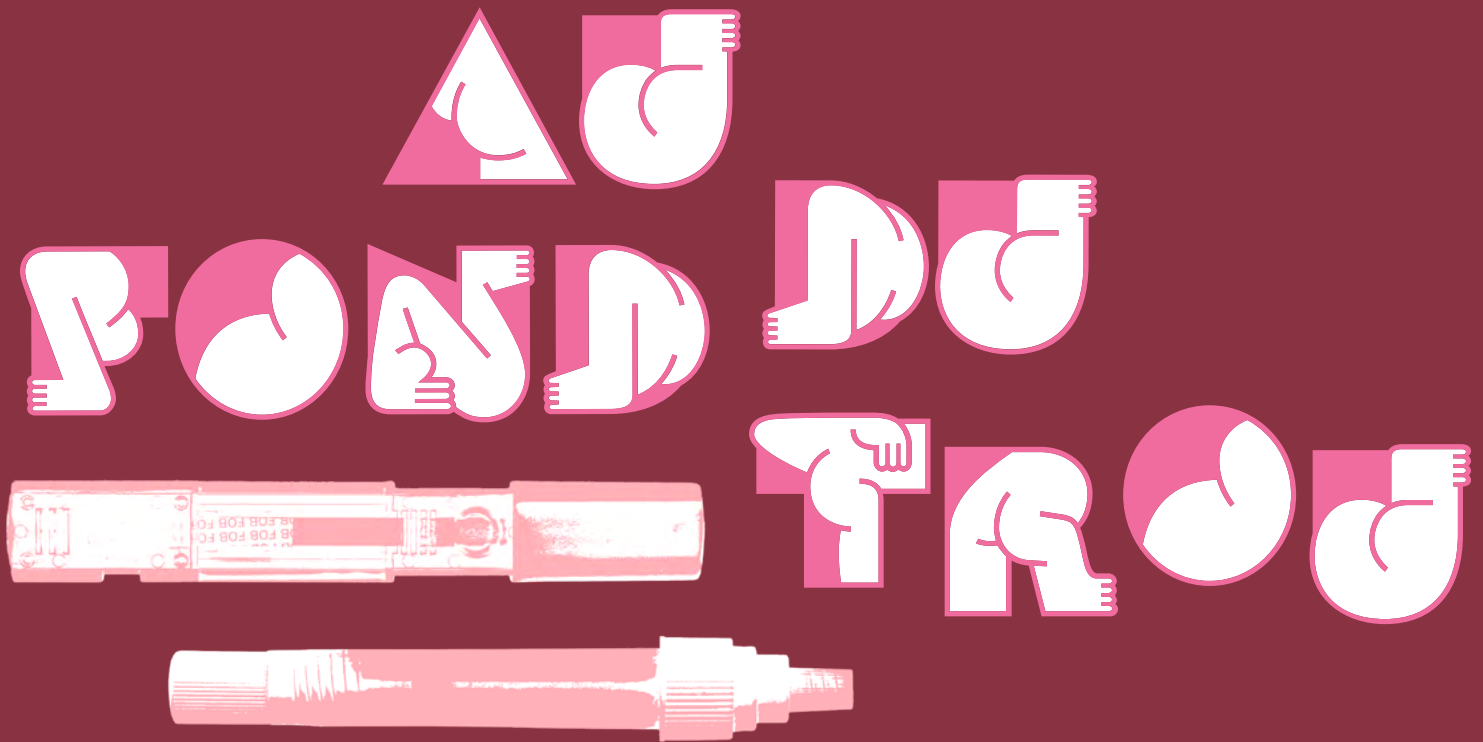
« Cela ne fait pas si longtemps que Daniel est malade, enfin... qu'il est devenu comme ça. La maladie ne s'installe pas d'un coup. Ce sont de petits renoncements répétés qui marquent nos journées, des choses simples qui disparaissent presque en silence.

Parfois, lorsqu'il parle, il s'arrête au milieu d'une phrase, cherche ses mots, s'énerve, puis abandonne. Nous parlons beaucoup moins qu'avant. Sa personnalité a changé elle aussi. Il peut changer d'avis plusieurs fois dans la même heure, vouloir sortir, puis renoncer, apprécier un plat, puis dire que c'est mauvais quelques minutes plus tard.

Au début, je corrigeais, j'expliquais. Aujourd'hui, je réponds simplement, parce que j'ai compris que la logique n'a plus la même place. Je le laisse parler. Daniel dit souvent que sa maladie est responsable du bouleversement de nos vies. Il est en colère contre lui-même. Cela me fait mal au cœur. C'est en partie vrai, mais comme nous ne pouvons rien y changer, je préfère ne pas m'y attarder.

Je fais désormais beaucoup de choses seule, même lorsque nous sommes ensemble. C'est ce qu'il y a de plus difficile à expliquer. Je vis avec lui, mais chacun de nous se sent, à sa manière, un peu seul. Je n'arrive pas encore à prendre du temps pour moi. Mes proches me le conseillent souvent mais je crois que je suis pas encore prête pour ça ».

Le deuil blanc est une épreuve que l'on traverse souvent sans vraiment pouvoir la nommer et qui est difficile à faire comprendre. Pourtant, il fait partie du chemin de Godelieve, Corinne et Annie qui ont aimé et aiment encore. Reconnaître et accepter ce deuil, c'est reconnaître et accepter sa propre souffrance, sans honte ni culpabilité et continuer à vivre dans le présent. ♦



À partir de l'âge de 50 ans, chaque citoyen·ne belge reçoit tous les deux ans par la poste une invitation à faire le colotest afin de détecter d'éventuelles traces de sang dans les selles. Mais, à partir de 74 ans, c'est fini. On sait que nous aurons tous·tes droit à la mort mais cela peut attendre, nous ne sommes pas pressé·es !

Le kit colotest, disponible en pharmacie, contient un test très simple à réaliser soi-même à la maison. Il consiste à récupérer un échantillon de son « caca » avec une petite tige que l'on place ensuite dans un tube. Cet échantillon doit être envoyé à l'adresse du laboratoire dans une enveloppe déjà affranchie. Ensuite, si le test est négatif, tant mieux, cela veut dire que rien de suspect n'a été détecté dans vos selles. En revanche, en cas de test positif, il y aura des tests supplémentaires à réaliser en concertation avec son médecin. Il apparaît très rassurant de vouloir s'assurer que notre caca va bien grâce à ce test. Cela pourrait peut-être même ainsi nous sauver la vie. Puisqu'en effet, une anomalie du côlon détectée assez tôt donne une chance de guérir ou simplement de gagner quelques années de vie en plus.

Cependant, après 74 ans, on ne reçoit plus d'invitation à faire ce test, c'est fini. Cela pourrait laisser penser qu'après cet âge, les risques d'avoir un cancer colorectal sont inexistant, voire tellement faibles que cela ne vaut même pas la peine que l'on prenne le temps d'inspecter nos selles. Or, selon les statistiques, plus on prend de l'âge, plus le risque de développer un cancer du côlon est important.

Le pic se situe aux alentours de 80 ans. Alors pourquoi plus de colotest après 74 ans ? Considère-t-on que l'on ait assez vécu comme ça ? Que ce n'est pas grave si on crève après 74 ans ? Peut-être que c'est pensé ainsi, mais nous, les seniors, on ne pense pas forcément comme ça. Nous avons encore plein de choses à vivre et à découvrir.

Aujourd'hui, la raison officielle, c'est que la coloscopie présente un risque accru de complications après 74 ans et que le rapport bénéfice/risque du dépistage évolue négativement. Cependant, trop de cancers dans cette tranche d'âge sont détectés tardivement, ce qui représente une chance de survie plus faible pour les malades. Ces statistiques émises nous concernent : elles parlent de nos vies potentielles. Ne devrions-nous pas alors avoir la possibilité, si on le souhaite, de continuer le test ?

Par ailleurs, il existe des alternatives à la coloscopie, comme le coloscaner, qui ne requiert pas d'anesthésie générale. Il est aussi moins invasif et permet d'explorer tout l'abdomen. Une autre alternative encore est l'endoscopie capsulaire. Mais c'est quoi ? Vous connaissiez ? Moi non.

Concrètement, il s'agit d'une petite capsule, pas plus grande qu'un comprimé de vitamines, qui contient une micro-caméra que l'on avale. Ici aussi, pas besoin d'anesthésie. Des capteurs

placés sur l'abdomen du patient envoient des images de l'intestin à un récepteur porté autour de la taille. Huit heures et plus de 50 000 images plus tard, les capteurs et le récepteur sont retirés. La petite capsule avec la caméra partira par la voie naturelle ; si on veut, on peut la récupérer et la garder comme souvenir, c'est plutôt rigolo.

Enfin, peut-être qu'il existe une toute autre alternative : celle de décider d'arrêter de se faire tester et de continuer à vivre comme si rien ne pouvait nous arriver.

Peut-être que ce n'est pas si mal. Il n'y a que la mort à laquelle on ne peut échapper, on y aura tous droit, mais ça peut attendre puisque l'âge ne délimite pas notre envie de vivre. Il nous reste d'innombrables moments à expérimenter, nous ne sommes pas pressés. ♦

REFUSER L'OUBLI, UNE FORME DE RESISTANCE



Brigitte parle à ceux qu'on ne voit pas : les morts, les saints, les invisibles. Elle prie. Chaque jour, sans exception. Elle prie pour ceux qui lui ont fait du mal aussi. C'est sa mission. Elle dit qu'elle ne veut pas être canonisée, qu'elle préfère être une sainte de son vivant.

Brigitte a 67 ans. Elle a quitté le Congo en 1992 et vit désormais dans un petit village, entourée de quelques champs et d'un ciel souvent gris. Les visages se reconnaissent de loin, les nouvelles circulent plus vite que les mots. Tout le monde la connaît, mais peu savent vraiment qui elle est.

Elle est la seule femme noire ici. Et sa maladie l'entoure d'un silence que beaucoup ne savent pas traverser. On l'évite sans le vouloir, par crainte ou maladresse.

Alors elle parle seule, chez elle. Elle parle à ceux qu'on ne voit pas. Sa foi est son socle. Elle prie pour les enfants, pour les passants, pour les soignants, pour les inconnus, pour les âmes oubliées. Elle prie pour ceux qui lui ont fait du mal aussi. C'est sa mission.

Depuis 1992, il s'est rarement passé une année sans qu'elle ne doive faire un séjour en psychiatrie. Lors de sa



première crise, elle avait brûlé tous les objets de la maison dans le jardin. Elle se souvient qu'elle hurlait : « *Tout ça, c'est notre sang* ». Les voisins ont eu peur des flammes. Elle parlait du Congo, de la mémoire coloniale, des souffrances invisibles qu'elle portait encore. Pour elle, ces objets étaient chargés d'un passé qu'elle ne voulait plus transmettre. Un feu de rupture. Une façon de rendre à la terre ce que l'Histoire avait imposé.

Chaque hospitalisation est une déchirure. Brigitte répète qu'elle est morte plusieurs fois, là-bas. D'épuisement, d'abandon.

Ce même hôpital, c'est là qu'on lui a annoncé la mort de son mari. Elle s'en souvient comme d'un moment suspendu : ses enfants sont arrivés ensemble. Elle a compris avant qu'on ne dise quoi que ce soit. Elle est repartie avec une urne, des cendres. Il y a quelque chose de cruel, dit-elle, dans

ce mot : hôpital. Ce lieu censé accueillir, soigner, protéger. Pour elle, c'est devenu le théâtre de toutes ses pertes.

Un jour, ses enfants sont venus la voir avec Caramel, un petit cocker brun. Il avait bondi sur le lit, comme pour la tirer de là. Elle n'a jamais oublié. Lorsqu'il est mort, ses enfants ont organisé une cérémonie, un petit cercueil dans le jardin, malgré l'interdiction.

« *Cette année, mes enfants ont réalisé mon rêve* » a-t-elle dit : « *Waiki, mon petit chien blanc comme un nuage* ». Certains soignants avaient douté. « *On m'avait dit que ce serait un caprice, que ce n'était pas raisonnable, que je ne saurais pas m'en occuper avec ses hospitalisations fréquentes* ». Mais ses enfants avaient promis de l'aider. Elle avait insisté et avait obtenu son chien.

Ce regard posé sur elle, celui qui juge ce qui est raisonnable ou non, porte les traces d'un héritage plus large. Comme si dit-elle, elle ne pouvait qu'être encadrée, corrigée, surveillée. Comme si ses choix, ses attachements, devaient toujours être validés par d'autres. Une logique ancienne, douce mais tenace, contre laquelle elle résiste.

Quelques semaines après l'arrivée de Waiki, un accident est arrivé. Un berger allemand a sauté sur Brigitte, il l'a attaquée alors qu'elle portait le chiot dans les bras. Une scène brutale. Du sang partout, de la peur, des cris. Waiki, n'a pas survécu. Ce fut un moment tragique, la douleur fut immense. Deux semaines plus tard, Brigitte était à nouveau hospitalisée. Elle a refusé de porter plainte contre le maître du chien et ne garde aucune rancune. Elle prie pour ce chien qui a attaqué, pour son maître, pour les circonstances. Elle dit que la violence surgit parfois là où l'on attendait la paix, et qu'il faut apprendre à pardonner, même au destin.



Dans un coin du salon, une peluche blanche repose comme un souvenir. Autour, les portraits veillent : la Vierge Marie, Jésus, et le Pape Benoît. Un autel sans dogme, mais plein d'amour et de présence. Elle dit que l'essentiel est ailleurs. Pas dans les objets, mais dans l'attention portée aux liens qui ne meurent pas. Waiki est devenu silence. Comme les autres, comme beaucoup.

Aujourd'hui, elle se lève, elle prie, elle marche dans la maison, et elle parle. La solitude est encore là. Elle hésite à reprendre un autre chien. Un autre amour, ce serait une autre peine. Et cela demande du courage. Aimer demande du courage. Elle le sait mieux que personne.

Être une sainte, peut-être que c'est juste cela : prier pour tous, tenir debout, aimer sans attendre. Il faut du courage pour ça.

Refuser l'oubli, c'est une forme de résistance. Brigitte le fait sans bruit, en priant, en veillant et nous dit « *Pour Waiki et pour les morts-vivants aussi, je préfère un autel qu'un hôpital* ». ♦

Ce dossier a pour but de mettre en exergue des initiatives qui tentent de contrer l'invisibilisation, la marchandisation et l'uniformisation de la mort. Il s'agit de penser, ensemble, des cérémonies funéraires et des temps de recueillement qui fassent sens pour les vivant·es comme pour les mort·es. L'émergence de pompes funèbres indépendantes tel Le Cerf Blanc, de coopératives funéraires comme Les Funérailles Lavoisier, ou de collectifs tels Les morts de la rue, ouvre des pistes précieuses pour reprendre collectivement la main sur ces moments essentiels.

A photograph of two women in a funeral home. They are standing behind a table covered with a white cloth. The woman on the left has long dark hair and is wearing a dark blazer over a light-colored shirt. The woman on the right has long dark hair and is wearing a dark blazer over a light-colored shirt. They appear to be engaged in a conversation or a task. The background shows a room with wooden paneling and a table with various items on it.

LA MORT EN FACE

La genèse des Funérailles Lavoisier

Betsy Zbiegiel, entrepreneuse de pompes funèbres et bachelière en sciences psychologiques et Charlotte Dereppe, diplômée en anthropologie, ont décidé de créer les Funérailles Lavoisier. Elles ont choisi ce nom car elles veulent que lors d'un décès, rien ne se perde, rien ne se crée et que tout se transforme. Ancré dans l'éthique du care, leur projet est centré sur la relation et la capacité à prendre soin d'autrui. Elles désirent qu'il prenne la forme d'une coopérative, qui exprime le mieux leur volonté de considérer la mort comme un moment intime et non pas comme une marchandise.

Quand on se présente, ça ne passe jamais inaperçu. Peu importe le contexte, répondre « *Je suis entrepreneuse en pompes funèbres* » à quelqu'un·e qu'on vient de rencontrer, c'est effet garanti. Soit on nous fuit d'un regard gêné, soit on est l'attraction de la soirée. Il y en a à qui on fait peur, qui pensent que ça porte malchance. Il y en a d'autres que cela fascine, qui veulent tout savoir.

Être avec les mort·es, c'est notre quotidien. Pourtant même après de nombreuses années, ça n'est jamais devenu banal de s'occuper d'un·e défunt·e et de sa famille. Au moment du décès on nous appelle, parfois avant. On rencontre la famille ou l'entourage, on écoute, on essaie de comprendre ce qui fera du bien. On explique ce que l'on peut. On rassure sur le reste. On s'occupe aussi du·de la défunt·e. On le·la lave, on l'habille, parfois avec la

famille. On prépare un endroit où il·elle attendra les funérailles. Funérailles qu'on organise avec la famille. Enfin le jour J arrive, de notre présence on accompagne le moment inévitable où se croisent le temps d'une cérémonie le monde de la mort et celui de la vie.

Et entre tout ça, on rentre chez nous, on s'occupe de nos enfants, de nos parents, de nous-mêmes aussi. On mange, on voit du monde, on regarde un film... Entre deux décès, on s'occupe.

Une vision commune

Tout a commencé devant une assiette de dim sum. Betsy travaillait pour un grand groupe international de pompes funèbres. Charlotte terminait de se former. Tout de suite nous nous sommes entendues sur la beauté de ce métier, sur le privilège d'être le pilier

de stabilité des proches pour traverser la tempête d'un décès. On a aussi très vite constaté notre difficulté à exercer ce métier comme on le voudrait. Entre pressions patronales liées au chiffre des ventes, injonction de distances obséqueuses avec les familles... Le tout parsemé de greenwashing et d'innovations tech à côté de la plaque... On a parlé de tout ça et on a mis des mots sur ce décalage entre une fonction formidable et un fonctionnement trop souvent tourné vers le profit.

Alors, avalé le dernier dim sum, on s'est dit qu'on allait créer notre propre projet pour faire notre métier comme on le voulait, sans devoir vendre à tout prix de l'apparat non désiré, en prenant le temps qu'il faut pour accompagner les personnes, en se donnant l'une l'autre la reconnaissance et la solidarité qui

permet de tenir. Voilà comment sont nées les Funérailles Lavoisier.

Lorsque l'on se présente, et que ça ne laisse pas indifférent, on nous demande souvent ce que ça fait d'être en contact avec la mort.

L'une : « Je me souviens de ce dimanche où j'étais à la piscine en train de faire des longueurs. Quand on manipule des charges parfois très lourdes, il faut prendre soin de son dos... Je nageais et dans cette apesanteur un peu hors du temps, je pensais au coup de fil du matin même. O. vit ses dernières heures, nous allons bientôt devoir intervenir pour lui. Portée par l'eau qui intercède avec la gravité, je pensais avec douceur à la tragédie en train de se passer. En pleine force de l'âge et plein d'amour pour les siens, O. va mourir. Encore trois longueurs puis je devrai rentrer préparer le repas de mes enfants. Le téléphone toujours à portée d'oreille pour pouvoir être là quand O. aura besoin de nous. Le travail de pompes funèbres, c'est d'abord et surtout un exercice de concentration, pour accueillir en même temps les drames et le quotidien, chacun avec leur place respective. Ne pas minimiser l'un, ni négliger l'autre. Afin d'être soi et de continuer d'être là pour tous. O. est décédé le lundi matin, entouré des siens. Il avait 30 ans. Nous avons pris soin de lui. »

L'autre : « Quand on prend un charge un décès, on est directement plongées dans l'intimité du-de la défunt-e et de son entourage. La mort de quelqu'un, peu importe l'état des relations, c'est toujours un chamboulement énorme qui modifie tous les repères sociaux. Les conventions sociales habituelles, qui assurent d'abord une distance avant de la raccourcir petit à petit au fil des rencontres, n'ont plus court. Au moment de la perte d'un proche, toute la couche de bienséance sociale éclate, les personnes sont comme à nu, les filtres s'envolent. Dans la plupart des cas, une





connexion forte et émotionnelle se crée quasi immédiatement. C'est un exercice périlleux car je suis là pour les aider à traverser un moment très difficile, pas pour prendre leur place ni pour leur renvoyer l'écho de leur douleur. Avec les années, on développe une sorte d'empathie maîtrisée. On trouve l'équilibre entre discrétion et présence, entre écoute et prise en charge. »

Le plus beau compliment que l'on ait reçu vient d'un homme qui organisait les funérailles de sa maman. Sa demande immédiate était très claire : pas de fioritures, quelque chose de simple et de minimaliste. Au fil de la discussion, on comprend d'où vient cette demande. Elle reflète qui était sa maman, quelqu'un de simple et de pragmatique. Mais aussi, on le comprend très vite, pleine d'amour et d'humour. Chaque petite porte que son fils a ouvert pour faire transparaître ces deux derniers aspects dans la cérémonie ont été saisis discrètement mais sûrement. Ce fut donc une cérémonie toute simple, mais pleine d'amour et d'humour. À l'issue de celle-ci, son fils nous a remerciées et nous a dit s'être senti transformé. C'est un seul mot, une seule phrase de sa part, mais qui à elle seule justifie tout ce qui peut être dur et stressant dans ce métier.

D'ailleurs, qu'est-ce qui est dur et stressant dans ce métier ? Il y a la charge mentale de la disponibilité 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 bien sûr. Il y a aussi l'opposé, les périodes creuses pendant lesquelles il faut attendre qu'on nous appelle et espérer qu'on parviendra à payer les factures en fin de mois. Il y a les appels de nuit et parfois la nécessité de prendre la route immédiatement. Il y a les charges lourdes à déplacer sans perdre en délicatesse. Et puis la nécessité de garder pied dans la vie même quand on est confrontées à des morts traumatiques.

Le cliché des pompes funèbres

Pourtant, malgré toutes ces difficultés, la beauté de ce métier est évidente quand on a l'occasion de le faire avec le cœur. On arrive au pire moment, auprès de gens brutalement déboussolés. Selon que notre présence soit sincère ou non, on sera accueillie et intégrée avec gratitude. Ou bien utilisée comme paratonnerre de tout ce qui s'abat comme émotion à ce moment-là. Tout le monde a en tête le cliché du pompes funèbres obséquieux, rigide et profiteur de vulnérabilité.

Ce cliché a la vie dure... Est-il vrai ? Dans le milieu, nous avons rencontré très peu de gens qui s'inscrivent volontairement et sciemment dans cette logique de profit et de marchandisation de la mort. Et quand c'est le cas, ce n'est jamais quelqu'un qui est ou a été en contact direct avec les familles. Néanmoins, force est de constater que si les personnes du milieu sont douces et empathiques, elles sont souvent obligées de travailler dans des structures répondant à des logiques de marché. C'est une dichotomie classique dans les métiers du soin : un·e travailleur·euse empathique dans une structure tournée vers le rendement. Profs, personnel médical, accompagnant·es, secteur socio-culturel... Ce décalage de valeurs aboutit comme on le sait à des souffrances professionnelles. L'usure mentale, le blindage affectif, la perte de sens... Tout cela affecte non seulement la santé du·de la professionnel·le en tant qu'individu mais aussi au final la qualité du service. Le milieu des pompes funèbres n'y échappe pas.

Conscient de cette réalité et tout ce qu'elle entraîne de dégâts, un collectif français milite depuis quelques

années pour améliorer le secteur. Dans un ouvrage remarquable *Le coût de la mort*, Alban Beaudouin et Jean-Loup de Saint-Phalle détaillent brillamment l'idée selon laquelle les frais funéraires devraient être pris en charge par la sécurité sociale. L'accouchement, cet autre seuil de l'existence, l'est. Il n'y a pas de raison que la mort ne le soit pas. Comme pour les autres secteurs de la sécurité sociale, chacun serait libre d'engager des dépenses supplémentaires. Mais la prise en charge des services de base pour tout le monde, quel que soit l'état de fortune, permettrait de cadrer des dérives commerciales que l'on observe déjà. Et qui sont d'autant plus injustes qu'elles touchent des personnes en situation de vulnérabilité.

En attendant que cette proposition soit un jour mise en œuvre, nous devons faire face à ces risques de décalage entre nos valeurs et les pratiques. Le risque est d'autant plus accru que dans notre profession, nous sommes constamment confrontées à la tristesse et au désarroi. Ce qui nous demande d'emblée une très grande vigilance et un soin à soi pour ne pas s'engloutir dans une spirale existentielle de désespoir. L'humour est salvateur dans bien des cas, mais la frontière avec le cynisme ou le mauvais goût est parfois ténue. Et il est tout à fait proscrit de l'utiliser avec les familles que nous accompagnons. La tendresse, en revanche, est une arme redoutable. Quelques instants de poésie... Un homme a fait appel à nous quelques semaines avant de décéder d'une longue maladie. Il a préparé son propre faire-part, sur lequel il a inscrit « *Invitation à mon pot de départ* ». Autre moment doux. Alors que nous accompagnons une dame âgée pour rendre une dernière visite à son mari défunt, à la morgue de l'hôpital, une ampoule se met à clignoter. La dame

regarde l'ampoule puis son mari puis à nouveau l'ampoule et nous dit : « *Dommage que Jean soit mort, il aurait pu la remplacer* ».

Une autre question que l'on nous pose souvent, c'est de savoir si notre rapport à la mort a changé depuis que nous exerçons. Et en réalité, il est très difficile de répondre. Le métier nous apprend à rester calmes en toute circonstance et à maîtriser nos émotions. La mort étant le paroxysme de l'inconnu et des angoisses qui vont avec, on peut sans doute dire qu'en surface notre rapport à la mort a changé. Nous pouvons en parler sans nous esquiver ni nous écrouler. Et puisqu'elle peuple déjà toutes nos journées, elle ne nous obsède pas au point de la voir partout. Étrangement, et sans doute heureusement, notre propre mort ou celle de nos proches nous semble tout aussi improbable qu'irréelle. Ce que notre métier a changé en nous, c'est peut-être cette conscience de saisir au présent les petites choses de la vie, et de la mort quand elle se présentera. *Carpe Diem, Carpe Mortem*.

Le choix de la coopérative et de l'engagement social

Nous avons décidé de faire de notre projet une coopérative. Non pas une coopérative où il faut être membre pour être servi. Mais une entreprise d'économie sociale avec une finalité sociétale, qui affecte son profit en priorité au projet et seulement après et de manière limitée aux actionnaires. C'est un jargon qui veut tout simplement dire que nos statuts nous interdisent de nous enrichir personnellement au détriment de notre objectif, à savoir



offrir un service funéraire de qualité. Dans ce même objectif, nous pratiquons la transparence sur nos prix. Ainsi, nous facturons notre accompagnement à part et nous ne prenons pas de marge sur les prestataires auxquels les familles veulent faire appel. Afin de favoriser le commerce local et de garder une empreinte carbone la plus basse possible, nous avons sélectionné des fournisseurs qui s'engagent à proposer des produits respectueux de l'environnement. Fleuristes et traiteurs bio, local et de saison ; imprimeur proposant des papiers écoresponsable ; cercueil en bois certifié et manufacturé en Belgique ; matériel informatique sous logiciel libre, bannissement intégral et virulent de l'intelligence artificielle... Au final, c'est la démarche écoféministe qui nous guide dans tous nos choix : conscientiser

tous les rapports de domination et les évincer et se réapproprier les funérailles comme instrument de deuil et d'empouvoirement.

« Nous voulons que lors d'un décès, rien ne se perde, rien ne se crée et que tout se transforme » ♦

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le funéraire sans avoir jamais le demander



lu eraire s osé

C'est le titre que portent les ateliers proposés par Betsy et Charlotte, porteuses du projet des Funérailles Lavoisier. En plus de leur travail de pompes funèbres, elles proposent en effet toutes deux des ateliers conçus comme des temps de paroles autour de la mort. Ce jour-là, dans les locaux du service seniors de Forest, la salle est pleine. Ça papote tranquillement autour d'une tasse de thé ou d'un café, en attendant Betsy et Charlotte.

Uous qui lisez ces lignes, vous allez mourir. Et puisque nous allons tous mourir, comment s'y préparer? Voilà une question vaste et complexe. Perdre un être aimé n'est jamais facile ; cela peut l'être encore davantage lorsque l'on est mal accompagné dans son deuil. Une mort expédiée, bâclée, onéreuse, peut alors devenir une source supplémentaire de souffrance.

Autrefois, la mort semblait être un moment sacré : un temps d'arrêt dans la frénésie du monde, un électrochoc collectif. Aujourd'hui, en revanche, de plus en plus de pompes funèbres font passer le profit avant le bien-être des familles endeuillées. À l'endeuilement s'ajoutent l'endettement et l'empressement. La marchandisation de la mort la rend plus cruelle.

C'est dans ce contexte que des alternatives funéraires émergent, telles que les pompes funèbres Lavoisier, afin de

combler ces manques et de redonner à la mort sa dignité, ses couleurs. Car si la mort met fin à la vie d'une personne, elle ne la fait pas disparaître de notre existence. Elle marque plutôt une transformation de la relation. La présence de l'être aimé se retrouve alors dans les souvenirs, les objets, des odeurs...

La musicienne et autrice Rebekka Warrior en témoigne dans son livre *Toutes les vies*, consacré à la mort de sa compagne :

« J'étais si mal que je me suis mise à penser que Pauline vivait dans l'ampoule de ma salle de bains. Il y avait des manifestations électriques étranges. Elle me parlait sans doute en morse, dans un langage à décrypter depuis l'au-delà... »

Un jour, en sortant de ma douche, mon alliance était tombée par terre. L'ampoule de la salle de bains s'était mise à grésiller fortement quand je l'avais ramassée. C'était sans aucun doute un je t'aime. Moi aussi je t'aime, ma chérie. »

Et c'est précisément cette vision que porte le projet des Funérailles Lavoisier. Inspiré du chimiste Antoine Lavoisier et de sa célèbre maxime – « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » –, ce nom incarne une philosophie où la mort n'est pas une fin brutale, mais un passage.

Les seniors de la mort

Une fois arrivées, les deux porteuses du projet se présentent et lancent la discussion à l'aide de cartes-questions.

« A-t-on l'obligation de passer par des pompes funèbres ? » lit l'une des seniors.

« À votre avis ? » répond Betsy.

La réponse est unanime : oui.

« Moins dix points pour tout le monde ! » sourit-elle. « Il n'existe aucune obligation légale de passer par des pompes funèbres. La seule obligation est de transporter le corps dans un véhicule homologué. »

Stupéfaction générale.

Dans les faits, explique Betsy, cela reste rare, tant la charge administrative et juridique est lourde pour les personnes endeuillées. Garder un corps

à domicile est possible, mais nécessite l'accompagnement d'expert·es : de nombreux facteurs influencent sa conservation. À partir d'un certain temps, il faudra soit recourir à un funérarium, souvent onéreux, soit envoyer le corps à la morgue.

« Donc je ne peux pas garder mon mari deux semaines dans mes bras ? » demande Maria.

Non.

« Et si je suis restaurateur et que j'ai de grands frigos chez moi ? » insiste-t-elle.

Fou rire général.

« Vous risquez surtout des problèmes avec l'AFSCA », répond Betsy.

Les questions s'enchaînent.

« Si on donne son corps à la science, les funérailles sont-elles offertes ? »

Non. Autrefois, les enterrements étaient pris en charge pour encourager ces dons ; aujourd'hui, l'offre dépasse la demande. Un corps peut rester jusqu'à trois ans à l'université, avant d'être restitué pour des funérailles ultérieures.

« J'étais anesthésiste, et je déconseille de revoir le corps après », confie Rafael. Betsy confirme : cela peut être éprouvant.

« Faut-il faire des démarches pour donner ses organes ? »

En Belgique, nous sommes toutes donneur·euses par défaut, puisque les conditions de prélèvement des organes sont très strictes.

« Qui doit-on prévenir quand quelqu'un meurt ? »

D'abord un médecin pour le constat de décès. Ensuite, libre à chacune de contacter – ou non – des pompes funèbres, ou d'envoyer le corps à la morgue afin de se donner du temps, à un moment où l'on tente souvent de vendre de nombreuses prestations.

« Peut-on mettre quelque chose dans le cercueil ? »





« *Pas ton chat* », répond Anne en riant.

Des objets biodégradables, précise Charlotte.

« *Un pieu dans le cœur?* » demande Anne.

Rires.

« *Mais oui, certaines personnes ont peur de revenir à la vie!* » ajoute-t-elle.

Autrefois, rappelle Betsy, des clochettes étaient parfois placées dans les cercueils pour prévenir les fossoyeurs. Le pieu, en revanche, serait considéré comme une atteinte à la dignité du corps – « *À côté, cela dit, c'est possible* », nuance-t-elle.

Reste la question des cendres : elles peuvent être dispersées dans un domaine privé, au cimetière ou dans des lieux dédiés, comme *Les Passeurs de mémoire* à Tournai ou la forêt-mémoire *Les Arbres du souvenir* à Fleurus.

Certain·es rient, d'autres restent silencieux·ses. Mais toustes sont là, réunies pour parler de la mort, même dans ses aspects les plus loufoques.

Si l'on se sent souvent seul·e face à la mort, on oublie pourtant qu'elle est une destinée partagée. Ces moments collectifs permettent de questionner le sens de notre existence et de notre disparition. Honorer la mort est un acte sociétal fort : nous ne sommes pas éternels·les, mais la mort n'est pas toujours une fin... parfois, une ampoule suffit pour revenir. ✦

Louise Devin

Au-delà du beau, la céramique comme lieu d'évocation et de mémoire

Céramiste, Louise Devin s'interroge sur le lien ténu entre vie et mort, sur la force des rituels, l'ascensionnel, la transformation, le spirituel et les traditions. La majeure partie de ses pièces s'inscrit dans une esthétique funéraire ou cinéraire : urnes, couronnes, reliquaires, objets mémoriels, boîtes pouvant devenir le lieu d'un Memento Mori. Au-delà de l'objet en tant que forme, elle veut offrir à l'Autre des espaces de pensée – des supports pour le souvenir, des dispositifs d'évocation, des lieux de recueillement qui invitent à la remémoration intime.

Son travail plastique prend la forme de sculptures en grès et en porcelaine – parfois en mono-cuisson pour préserver l'âme de la terre, parfois émaillées et lustrées – et repose sur une attention constante aux matériaux locaux, aux argiles qui gardent la mémoire d'un lieu. Elle façonne des objets pensés pour recevoir et déposer de l'affect et pour conférer du sens, au-delà du beau. Par la sculpture, elle met en lumière ce qui reste souvent tu ou relégué. Elle observe

le monde depuis un prisme légèrement décalé des conventions et de l'ordre établi : elle visite rites funéraires, cérémonies et usages, collecte et trie leurs codes, resserre la focale sur des menus détails pour les réinterpréter, pour écrire des récits sans texte. Le but de Louise est de réenchanter les rituels funéraires transformés par le capitalisme en rapports de pouvoir culturels et économiques : « l'Occident et l'Orient », « le Nord et le Sud ».

La mort est devenue une industrie rentable qui malmène les traditions conservées et honorées par certaines cultures. Louise témoigne qu'il est possible de choisir une autre approche que la narration standardisée proposée par les pompes funèbres traditionnelles.

Son travail, discrètement politique, tente d'ouvrir cet espace de décision – proposer d'autres récits, d'autres gestes, d'autres formes de soin et d'attention. ✦











RITUELS FUNÉRAIRES PAR MONTS ET PAR CULTURES

De par le monde, les rituels funéraires prennent des formes très variées et proposent des rapports au monde très différents. Au Mexique, par exemple, la mort n'est pas reléguée en-dehors de la vie mais intégrée dans sa trame. Pour les bouddhistes, la mort est un passage. Au Maroc ou en Belgique, dans le quartier de Matongé, la mort est avant tout un moment collectif. En Chine, les rituels sont un mélange de rituels bouddhistes, taoïstes et de croyances populaires.

AU MAROC, UN MOMENT COLLECTIF AVANT TOUT

Conformément à la tradition maghrébine (musulmane), c'est un moment collectif entremêlant actes religieux, valeurs humaines et solidarité. Une série de rites profondément ancrés dans la culture marocaine se met en place, guidée par le respect du défunt et la compassion pour la famille.

Pour la préparation du défunt, les proches étendent le corps en direction de la Mecque, ferment délicatement les yeux tout en récitant des invocations rappelant la fragilité de la vie ici-bas et la nécessité d'accompagner l'âme vers l'au-delà. La famille s'organise pour le *ghusl* (la toilette mortuaire rituelle) réalisée par des personnes du même sexe que le défunt. Et selon les prescriptions de l'Islam. Avant de commencer le lavage mortuaire, il faut s'adresser à Dieu et dire *Bismillah*.

Le défunt est allongé sur une table en hauteur. Les parties intimes (*awra* : de la poitrine jusqu'aux genoux pour les femmes et du nombril jusqu'aux genoux

pour les hommes) sont couvertes à l'aide d'une serviette. Si le défunt est encore habillé, les vêtements sont coupés soigneusement à l'aide de ciseaux, sans le dénuder brutalement. Les effets personnels ainsi que les vêtements seront remis à la famille. Tous les objets ou éléments empêchant l'eau d'atteindre la peau sont retirés (piercing, pansement, bijoux, vernis à ongles...)

Lavage du corps

1^{er} lavage : On commence par presser le ventre du défunt délicatement afin de sortir ce qui y subsiste. À l'aide d'un gant de toilette, avec de l'eau pure et avec la main gauche (très important), se font les ablutions. Le·la laveur·euse lave le corps en entier avec l'eau pure (cheveux, visage, barbe,...) en commençant par le côté droit du haut vers le bas. Ensuite le défunt est mis sur le côté gauche et on procède de la même manière.

2^e lavage : Même procédé que le premier lavage mais avec de l'eau et du sidr (arbre du jujubier).

Dernier lavage : eau et camphre (répulsif naturel contre les insectes) pour le rinçage complet du corps.

Après le lavage, on tresse les cheveux pour les femmes (3 tresses) et

on les rabat à l'arrière de la tête. On bouche tous les orifices naturels à l'aide d'un paquet entier de coton. On sèche le corps en tamponnant délicatement avec une serviette. Le corps est parfumé avec du musc. Il est interdit de maquiller le défunt. Tous les gestes doivent être accomplis avec délicatesse, le mort entend et sent tout. Le corps est ensuite enveloppé dans le linceul (3 morceaux pour les hommes et 5 pour les femmes).

Dans les heures qui suivent, la communauté se rassemble obligatoirement pour la prière funéraire (*salat al janaza*), elle est accomplie après la prière de *dhor* (prière qui a lieu lorsque le soleil atteint son zénith). Elle est différente des 5 prières obligatoires. Elle se déroule debout sans prostration et se concentre sur des invocations pour le défunt. C'est le moment le plus émouvant du rituel. La prière funéraire témoigne de l'importance de la solidarité spirituelle dans la société marocaine.

Le cortège funèbre se fait directement après la *salat al janaza*. L'enterrement est généralement fait le jour même. Le corps est placé dans la tombe sans cercueil sur le côté droit tourné vers la Mecque. Les personnes présentes referment la tombe en jetant de la terre et en murmurant des prières, ce qui prolonge le lien entre la communauté et le défunt.

Après l'inhumation commence la période des condoléances qui s'étend sur 3 jours. Les portes des maisons restent ouvertes aux amis, familles, voisins... Moments d'émotions, échanges de souvenirs, lectures du Coran et gestes de solidarité rythment ces journées et soirées. Les proches du défunt sont souvent déchargés de la préparation des repas. Ces traditions demeurent un repère essentiel

rappelant le rôle fondamental de la communauté face à l'épreuve du deuil.

Chaque année, des milliers de familles marocaines dans le monde font appel au dispositif de rapatriement des corps vers le Maroc afin que leur proche décédé soit inhumé dans leur terre d'origine.

Rapatriement

Une procédure stricte et encadrée est mise en place. Une série de documents émis par les autorités du pays où la personne est décédée doit être remis aux autorités marocaines (acte de décès officiel, certificat de non contagion, certificat de conformité du cercueil hermétique et laissez passer délivré par le consulat du Maroc). Les frais de rapatriement varient entre 2500€ et 5000€ selon le pays, la compagnie aérienne... En général, les familles souscrivent une assurance rapatriement permettant de couvrir les frais de transfert et d'inhumation.

Au-delà des aspects administratifs, le rapatriement des corps témoigne de la forte connexion entre les Marocains du monde et leur pays natal. Pour de nombreuses familles, inhumer un proche au Maroc est une manière de faire durer l'identité, l'appartenance et les traditions.

Lorsque le cercueil arrive au pays, il est complètement scellé et accompagné des documents administratifs. Il est ensuite remis à la famille et est transporté directement vers la maison où la veillée est organisée ou directement à la mosquée. L'inhumation a généralement lieu le jour même ou dans les 24h. ✦

MOURIR EN CHINE : DES RITUELS BINTUS GÉRÉS PAR UN SPÉCIALISTE

La plupart des Chinois n'ont pas de doctrine théorique concrète en ce qui concerne l'après-vie, même si la plupart de leurs croyances sont liées au bouddhisme. Les rituels néanmoins à effectuer dans les moindres détails sont un mélange de rituels bouddhistes, taoïstes et de croyances populaires.

Comme les règles et habitudes rituelles peuvent varier d'un endroit à l'autre, la famille du mort fait généralement appel à un spécialiste rituel. Réputé pour bien connaître les règles et le fengshui, il va guider la famille pas à pas dans le processus.

Après la mort d'une personne, comme en Occident, le corps est lavé, maquillé et habillé d'un vêtement spécial choisi en collaboration avec le spécialiste rituel pour être exposé dans un cercueil dans un centre funéraire, généralement près des cimetières, où famille et amis peuvent aller saluer une dernière fois. Un petit autel est érigé où on peut brûler de l'encens et offrir quelques nourritures. En général, quelqu'un veille auprès du corps, et il est important que l'on pleure, de préférence à grand bruit, pour montrer le respect du défunt. Il arrive, dans les campagnes, que la famille loue des « pleureurs » parfois totalement inconnus, qui se relayent pour pleurer sans interruption près du corps.

Le jour des funérailles, au moment de la fermeture du cercueil, une personne

du service funéraire lit un texte, une sorte de CV de la personne. Contrairement à ce qu'on attendrait, la personne parle d'une voix très affectée, mais le contenu du texte est dépourvu de toute émotion et se limite à une énumération de faits : né·e à quel moment, nom des parents, éducation dans quelles écoles, endroits de travail et titres, infos sur le mariage, enfants. Cela m'avait surpris la première fois pour les funérailles de ma belle-mère, mais j'ai senti qu'un tel résumé objectif et sans émotion offre un peu de calme et de sérénité à l'assistance. Puis le cercueil est fermé et emmené pour crémation. L'urne avec les cendres est ensuite soit déposée dans une salle adjacente au cimetière, soit enterrée dans une tombe avec le nom de la personne, comme en Occident.

Avant ou pendant l'enterrement de l'urne, la famille brûle de l'argent en papier et parfois des répliques d'objets (voiture, maison, GSM, animaux de compagnie...) qui assureront un passage sans obstacles et une vie sans souci dans l'au-delà. On peut aussi ajouter dans la tombe un objet que la personne avait particulièrement aimé pendant sa vie. Pour ma belle-mère, qui entretenait pendant sa vie un grand réseau de connexions sociales via son GSM, on avait mis le GSM dans la tombe, pour qu'elle puisse s'en servir et établir un beau réseau « là-bas »...

Ces offrandes ont une double fonction. Elles expriment l'amour et le respect envers le défunt et servent à s'assurer que le défunt reste bien dans l'au-delà et que les deux « régions » restent clairement séparées. Si le défunt n'a pas assez d'argent ou s'il ou elle se sent trop seul·e ou n'a pas de logement décent, son esprit pourrait rester ou revenir trop près de la vie terrestre et influencer les vivants de façon nuisible, ou venir chercher quelqu'un



pour l'accompagner. Pour l'emplacement de l'urne, l'expert rituel cherche un endroit avec un bon fengshui, où le défunt reposera tranquillement.

Après les funérailles, suit une période de deuil avec quelques rituels et tabous comme l'interdiction de recevoir la famille du défunt dans sa maison dans le mois qui suit le décès. Une de mes étudiantes, dont le père est mort récemment, n'a pas voulu venir chez moi pour ses cours pendant plusieurs semaines, par peur de me « contaminer ».

La famille effectue des prières et brûle de l'encens tous les 7 jours, jusqu'au 49^e jour (7^e semaine) après la mort. Ce sont surtout les première, troisième, cinquième et septième semaines qui sont importantes. C'est encore le spécialiste rituel qui indique ce qu'il faut faire à quel moment. Après la mort de ma belle-mère, je suis rentré en Belgique avec Peng et nous avons ensemble effectué les rituels plusieurs fois ici : le soir, à un croisement de rue, il faut dessiner avec une branche un grand cercle imaginaire, on ne peut pas entrer dans ce cercle, mais on y

dépose de l'argent (faux argent en papier) qu'on brûle en s'entretenant avec le défunt. Encore une fois, il ne s'agit pas d'attirer le défunt, mais plutôt de donner des nouvelles rassurantes d'ici-bas, pour qu'il ne s'inquiète pas (et donc ne sente pas la nécessité de revenir) ; on parle et donne des bonnes nouvelles à propos du travail, de la vie, des enfants ; et on espère que tout va bien pour elle dans l'au-delà et que l'argent qu'on

brûle lui servira bien.

On parle souvent du culte des ancêtres en Chine. On peut effectivement prier les ancêtres pour venir assister ou aider, mais ce n'est qu'après une période de transition que le défunt obtient le statut d'ancêtre et qu'il ne constitue plus un danger pour les vivants.

Après 49 jours, il reste encore la fête de *Qingming*, chaque année au début d'avril. Elle ressemble à notre Toussaint. La famille du défunt va au cimetière pour nettoyer la tombe, faire des prières et brûler encore de l'encens et de l'argent et offrir de la nourriture. C'est une fête très respectée. Beaucoup d'habitants de Hong Kong ont de la famille et des ancêtres enterrés en *Mainland Chine* (Chine continentale). Chaque année avant le *Qingming*, une grande foule de gens de Hong Kong traverse la frontière et retourne quelques jours après la fête. ✦

POUR LES BOUDDHISTES, LA MORT EST UN PASSAGE

Toru, originaire de la ville d'Osaka, nous explique avec beaucoup de respect les rites funéraires du Japon. Au pays du Soleil Levant, la spiritualité influence chaque aspect de la vie quotidienne. Deux religions principales y coexistent depuis des siècles: le shintoïsme et le bouddhisme.

Le shintoïsme, que l'on peut traduire par « la voie des Dieux » est la religion la plus ancienne du Japon. Elle repose sur une croyance mythologique propre au Shintoï, fondée sur l'adoration des kamis, ces esprits qui habitent tous les éléments naturels. Ainsi, un cours d'eau, un astre, un arbre, une pierre, une montagne peuvent être considérés comme des divinités à vénérer et à

respecter. Les rites shinto sont liés à la vie, à la famille. On se rend donc dans les sanctuaires Shinto pour célébrer les mariages et les naissances, tandis que les rites bouddhistes sont réservés à l'au-delà: les funérailles ont ainsi lieu dans les temples bouddhistes.

Le bouddhisme est apparu dans l'archipel vers le VI^e siècle. Contrairement au shintoïsme, il ne vénère qu'un seul Dieu, Bouddha et offre l'espoir d'un éveil spirituel en rompant le cycle des réincarnations. Pour les bouddhistes, la mort n'est pas une fin, mais un passage vers une autre existence. Lors d'un décès, la famille souhaite que le défunt accède à un autre monde dans la sérénité. Divers rituels sont pratiqués afin de lui offrir une transition paisible vers sa prochaine existence. Cette cérémonie dure 3 jours.

La veillée funéraire

Lors de la veillée funéraire, les proches du défunt veillent le corps afin d'empêcher les mauvais esprits de s'en



emparer. La famille accomplit ensuite la cérémonie de l'eau : chacun, à tour de rôle, humidifie les lèvres du défunt pour l'aider à renaître. Des offrandes sont alors placées autour du corps : des fleurs symboles de la beauté de l'existence, de l'encens pour purifier l'esprit, de la nourriture pour nourrir l'âme du défunt dans son voyage et des bougies, qui évoquent la lumière de la sagesse.

Un chapelet de 108 perles ainsi qu'un petit sac de pièces d'argent sont ensuite placés entre ses mains. Les pièces sont destinées à payer la traversée de la rivière Sanzu, frontière entre le monde des vivants et celui des morts, le chapelet aidera son âme à se détacher des désirs humains. Un couteau peut aussi être posé sur sa poitrine afin de lui permettre de se protéger des mauvais esprits.

La cérémonie mortuaire

Lors de la cérémonie mortuaire, le corps est vêtu d'un kimono blanc croisé vers la droite (la tradition veut que le kimono se croise vers la gauche pour les personnes vivantes, à droite pour les défunts). Les proches sont habillés en noir pour lever le regret et ne pleurent pas car le défunt est destiné à poursuivre son existence dans un autre monde. Tandis que le moine bouddhiste récite un sutra, l'assemblée prie et effectue un ensemble de rites. Tout au long de la cérémonie, le moine récite des mantras et des sutras, textes sacrés destinés à guider l'âme du défunt vers une nouvelle existence.

À l'issue de la cérémonie, les participants reçoivent un petit sachet de sel. Avant de rentrer chez eux, ils doivent s'en saupoudrer afin d'éloigner les mauvais esprits liés à la mort. Le défunt reçoit également un nouveau nom bouddhiste. Ce nom symbolique a pour fonction d'empêcher le retour

de l'âme si son ancien nom venait à être prononcé.

Crémation

Pour des raisons de croyances, la crémation est la pratique funéraire la plus courante au Japon. Le feu est censé libérer l'âme afin qu'elle ne puisse plus revenir errer entre les mondes.

Après la crémation, les os sont placés dans une urne à l'aide de baguettes en respectant l'anatomie du corps : des pieds à la tête afin que le défunt garde une position debout même dans l'au-delà. La famille récupère ensuite l'urne et la dépose à son domicile sur un autel dédié, le butsudon.

Au 49^e jour, l'âme est supposée s'être définitivement séparée du corps. Les proches se réunissent de nouveau pour réciter des sutras et faire des offrandes. Cette étape marque le moment du transfert de l'urne vers le tombeau familial lorsqu'il existe. À défaut, une partie des os peut être réduite en poudre et gardée dans le butsudon, ou bien confiée à la mer, à la montagne, au pied d'un arbre, voire à l'espace, option symbolique mais particulièrement onéreuse. ✦

MOURIR À MATONGE : LA MORT EST COLLECTIVE, VIVANTE ET EXPRESSIVE

Quand quelqu'un meurt dans ma communauté congolaise en Belgique, ce n'est jamais une affaire privée. La mort nous rassemble. Elle fait du bruit. Elle nous oblige à être ensemble.

Ici, le décès a souvent lieu à l'hôpital, et le corps est pris en charge par les pompes funèbres, comme la loi l'impose. Mais pour nous, le corps reste sacré. Ce n'est pas seulement un corps : c'est encore la personne. C'est pourquoi on insiste pour qu'il soit bien lavé, bien habillé, digne. Costume, robe, bijoux... C'est une question de respect, de lignée, de mémoire.

Le moment le plus important, ce sont les veillées. Elles durent parfois plusieurs jours. On se retrouve dans un funérarium, une salle ou une église. Il y a beaucoup de monde : la famille, les amis, la communauté. On prie, on chante, on pleure, on crie parfois. On se souvient. On rit aussi. Chez nous, la mort n'est pas silencieuse. Elle est collective, vivante et expressive.

Personne ne fait son deuil seul. Chacun participe. Une caisse de solidarité s'organise pour payer le cercueil, la salle, l'enterrement. Les anciens, le pasteur ou le prêtre, le maître de cérémonie : chacun a sa place. La mort est une affaire sociale. Elle nous rappelle que nous appartenons les uns aux autres.

La cérémonie est presque toujours chrétienne. On parle de résurrection, de vie après la mort. Le mort ne s'en va pas vraiment. Il change de statut. Il devient ancêtre. Il continue à exister autrement.

Ensuite, il y a l'enterrement. Le cercueil est porté par des proches. On prie encore. On parle. On jette de la terre, des fleurs. Et parfois, on se demande si la personne aurait préféré être enterrée au pays, sur la terre des ancêtres. Le rapatriement est cher, souvent impossible. Alors la tombe en Belgique devient un lieu de mémoire, un bout de Congo en diaspora.

Après l'enterrement, le deuil continue. Longtemps. On se retient de faire la fête. On porte des vêtements sombres. Et un jour, parfois des mois plus tard, on fait une levée de deuil pour revenir doucement à la vie.

Pour moi, la mort n'est pas une fin. C'est un passage. Un moment difficile, bruyant, douloureux, mais profondément humain. Un moment où la communauté se serre et où la mémoire circule. ✦



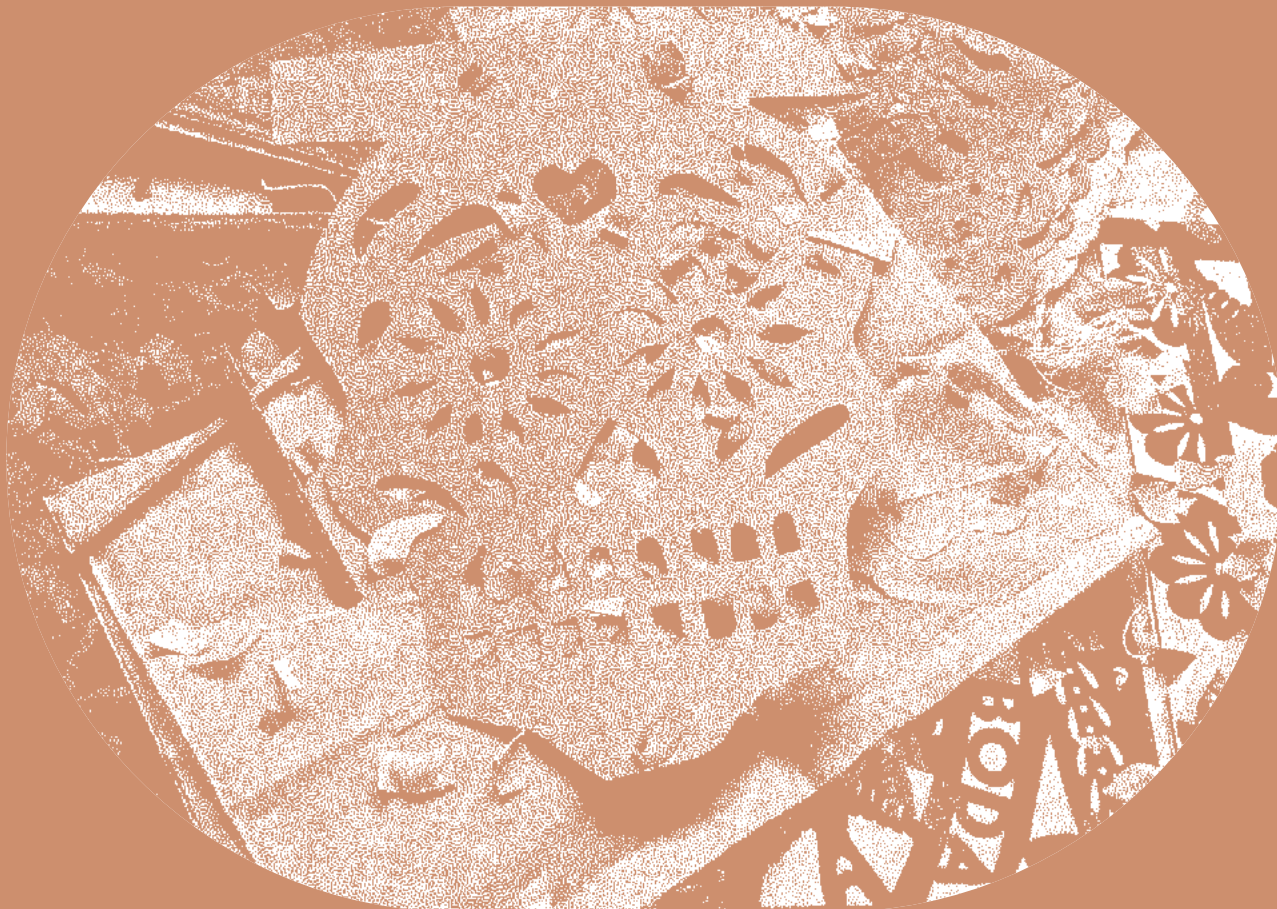
LA NUIT DES MORTS AU MEXIQUE : UNE MÉMOIRE VIVANTE

Chaque année, entre la fin du mois d'octobre et les premiers jours de novembre, le Mexique suspend le cours du quotidien pour interroger la mort sans crainte. Les bougies, les fleurs et le pain disposés sur les autels sont fréquemment interprétés comme les vestiges inchangés d'une tradition préhispanique. Toutefois, l'analyse historique met en évidence un processus de formation beaucoup plus complexe.

Les célébrations des 1^{er} et 2 novembre – la Toussaint et la Commémoration des fidèles défunts – trouvent leur

origine dans l'Europe médiévale, au sein de la liturgie catholique, et furent introduites en Nouvelle-Espagne au XVI^e siècle. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un syncrétisme rituel, mais plutôt d'une synthèse historique : les conceptions indigènes de la mort et de l'au-delà se sont inscrites dans le cadre chrétien sans altérer le dogme, tout en transformant en profondeur les pratiques culturelles qui entourent aujourd'hui la célébration.

Dans les États du Michoacán et d'Oaxaca, ce processus de synthèse a acquis une expression singulière. La Nuit des Morts y conserve un caractère à la fois intime et communautaire, fondé sur des logiques de partage et de solidarité. Les familles ouvrent leurs foyers, leurs tables et leur mémoire collective. Lorsqu'un décès est survenu au cours de l'année, il est d'usage d'ériger un autel particulier, orné d'objets



évoquant les goûts et les pratiques du défunt de son vivant – aliments, activités, musique, vêtements, entre autres. L'offrande alimentaire s'adresse non seulement au mort, mais également à l'ensemble des visiteurs, parfois très nombreux. Le partage de la nourriture constitue ainsi un dispositif symbolique d'intégration sociale et de réconfort, au sein duquel l'altérité se dissout au profit de l'appartenance communautaire.

Par ailleurs, une croyance largement répandue prescrit que, lorsque le décès est récent – généralement situé à quelques mois de la célébration –, l'installation de l'offrande doit être différée jusqu'à l'année suivante. La réalisation prématurée de l'autel est perçue comme susceptible de provoquer un retour anticipé de l'âme dans le monde des vivants, l'exposant au risque de ne pouvoir poursuivre son chemin vers l'au-delà.

Dans des localités telles que Janitzio ou Tzintzuntzan, les veillées nocturnes organisées dans les cimetières ne relèvent pas d'une mise en scène spectaculaire, mais d'une pratique d'accompagnement collectif. Elles constituent un temps de présence continue auprès du défunt, conçu comme un visiteur temporaire. La mort n'y est ni caricaturée ni esthétisée : elle fait l'objet d'un hommage respectueux. Cette conception autorise une reconfiguration du lien entre les vivants et les morts, non comme une rupture définitive, mais comme une transformation de la relation. La continuité symbolique qui s'établit alors permet de maintenir le sentiment d'une coexistence perceptive et mémorielle.

Dans cette perspective, le Jour des Morts ne se réduit ni à la tristesse ni au deuil individuel. Il articule des affects ambivalents – nostalgie et célébration, recueillement et convivialité – et joue

un rôle structurant dans la vie sociale des communautés. Il constitue un vecteur fondamental de cohésion collective et s'inscrit dans une cosmovision syncrétique qui appréhende la mort comme une phase constitutive du cycle vital, et non comme une discontinuité absolue.

La portée symbolique de cette célébration a par ailleurs dépassé le cadre national. Depuis 2018, une version non rituelle du Jour des Morts est organisée à Bruxelles à l'initiative du musicien mexicain Israel Alonso Arbesu et de la médiatrice culturelle Célia Dessaro. Initialement conçue comme un projet de diffusion culturelle, cette initiative s'est progressivement transformée en un événement multiculturel rassemblant chaque année plusieurs milliers de participants. À travers des ateliers, des défilés, des performances musicales et des propositions gastronomiques, cet espace symbolique invite à une réflexion collective sur la mort, sans prétendre se substituer aux rituels mexicains, mais en valorisant une tradition ouverte, dynamique et profondément humaniste.

Ainsi, du Mexique à d'autres contextes géographiques, le Jour des Morts affirme sa pertinence non par la revendication d'une ancienneté figée, mais par sa capacité à produire du sens, de la mémoire et du lien social. La tradition demeure vivante en ce qu'elle répond à une exigence universelle : se souvenir, accompagner et affirmer la continuité de la vie, y compris – et surtout – face à la mort. ✦

CAFÉ MORTEL, LOIN D'ÊTRE MORTELLEMENT ENNUYEUX

Depuis plusieurs années, on les voit pulluler partout. Les cafés mortels se développent et, avec eux, l'idée d'ouvrir la parole liée à la mort. Ces cafés partent d'un constat simple : la mort souffre d'un manque cuisant de rites funéraires notamment en ville, et de lieux où les gens puissent s'exprimer librement sur le sujet sans passer pour de macabres gothiques exhibitionnistes.

Lhygiénisme médical a perturbé notre rapport à la mort : on ne voit presque plus les défunts, on meurt de moins en moins chez nous, les funérailles sont souvent expéditives... Nous avons tous en tête la crise de la Covid 19 avec des cérémonies au mieux, en ligne, sinon souvent inexistantes. Comment vivre et survivre à la mort d'un proche lorsque nous n'avons plus de contact physique, visuel ou tout simplement lorsqu'il y a de moins en moins de rituels ? Comment penser et accepter

notre propre mort si nous n'avons pas d'espace où échanger ?

Le rituel du deuil permet de nous relier à quelque chose de plus grand. Il permet de créer un lien avec nos morts, de le matérialiser. Il permet aussi d'accepter le deuil, de le montrer aux autres et d'accueillir nos émotions. Qu'on se le dise : la mort, nous allons toutes et tous y passer, c'est universel. Néanmoins, le deuil est une expérience très personnelle.

Lancés le 23 mars 2004 à Neuchâtel (Suisse) par le sociologue et ethnologue helvétique Bernard Crettaz (1938-2022), les cafés mortels permettent de prendre conscience de cela. On se rassemble ensemble dans, comme son nom l'indique, un café, un bistro, ou à défaut dans un endroit public et plein de vie. Car la mort va avec la vie et vice et versa. Une personne fait office de cheffe d'orchestre de la séance qui dure environ 1h30. Les participants et participantes y déposent ce qu'ils et elles souhaitent dans un espace « sécurisé ». Il n'y a pas de place pour les commentaires, les jugements ou les questions ; la psychologie et les obédiences y sont

proscrites également. En revanche, les silences sont écoutés et chacun·e est entendu·e. dans sa douleur. Et puis parfois, raconter une anecdote liée à la mort peut s'avérer cocasse et l'assemblée rit de bon cœur. Et puis parfois, les larmes coulent sur les joues et les mouchoirs sont de sortie.

Mais gardons en tête qu'un café mortel est loin d'être un moment sordide. C'est un moment de partage collectif qui prend en compte l'individualité de chaun·e. Si on souhaite parler, on nous donne la parole. Si on préfère garder le silence, car nous traversons une épreuve qui est encore douloureuse,

nous le pouvons. Être ensemble permet une connexion des histoires qui, bien qu'elles soient toutes différentes, ont ceci de commun : elles ont besoin d'être extériorisées et partagées.

On ne ressort pas indemne d'un café mortel, on en ressort souvent fatigué·e, vidé·e, un peu comme après une séance chez le psy. Mais on quitte les lieux avec un sentiment de douce légèreté, le sentiment d'avoir été écouté·e et d'exister. ♦

Camille Walter, broderie Jeanne Pradalier



La mort n'est pas synonyme de justice. On ne meurt pas au même âge, dans les mêmes conditions, avec le même accompagnement, ni avec la même dignité funéraire. Depuis des siècles, la mort est un terrain d'inégalités sociales, raciales et de genre, et tout, aujourd'hui, concourt à en renforcer les contrastes. Elle est aussi, pour les sans-chez-soi qui vivent dans nos villes, vécue sans bruit, sans parole, sans adieu.

La mort des oubliées : une injustice continue

C'est cette invisibilisation de la mort qui a fait naître, il y a vingt ans, le Collectif « Les morts de la rue » à Bruxelles, qui lutte pour offrir un adieu digne aux personnes décédées après avoir vécu dans la rue.

« *Il y a deux événements qui ont été à la base de la création du collectif* », raconte Florence, travailleuse de rue chez Diogène et coordinatrice du collectif.

Entre 2004 et 2005, deux personnes disparues ont été retrouvées à la gare du Midi à la suite de travaux. Mortes depuis longtemps, elles n'étaient même plus reconnaissables. « *L'autre événement, c'est une manifestation en 2005 pour le droit au logement. On avait fabriqué un cercueil sur lequel on avait écrit "Enfin un domicile fixe". Pendant la manifestation, les gens ont commencé à inscrire les noms de personnes qu'ils connaissaient et qui étaient mortes après avoir vécu en rue. Quelqu'un est monté sur le podium et a lu cette liste à voix haute. Une fois qu'on se*

rend compte, on ne peut plus faire comme si on ne savait pas », précise Florence.

C'est ainsi que le collectif s'est constitué : un groupe mêlant personnes sans-chez-soi, travailleuses sociales, croque-mort-es, proches et personnes touchées par ces réalités.

Les mort-es de nos rues

Une attention particulière est portée aux morts dites indigentes. Ces personnes n'ayant droit qu'à des funérailles minimales, financées par la commune, et faisant face à la mort dans une solitude extrême, le collectif se donne pour mission d'assister à leurs obsèques et d'y poser un geste, aussi modeste soit-il, en hommage à la personne décédée.

« *Je me souviens d'une personne qui aimait beaucoup jouer aux cartes : on a déposé un jeu de cartes sur son cercueil. Ou d'une personne récemment décédée qui avait une passion pour les bateaux ; on va*



faire des bateaux en origami à déposer sur son cercueil », raconte Florence.

Si les fleurs restent une attention classique, les clin d'œil personnels font partie intégrante de l'identité du collectif. Parfois, un paquet de cigarettes ou une bière préférée suffisent à témoigner d'une présence, d'une mémoire.

« On propose souvent aussi d'écrire ou de dessiner sur le cercueil avec des poscas. D'une part, c'est très beau et cela permet à des personnes qui ne se sentent pas à l'aise à l'oral de s'exprimer. Et d'autre part, cela permet de toucher le cercueil. C'est un geste que l'on n'ose pas souvent, alors qu'il relève pourtant de l'accompagnement et du soin. »

Mourir dans l'indigence

Il faut rappeler que toutes les personnes indigentes n'ont pas vécu à la rue, et que toutes les personnes ayant vécu à la rue ne sont pas enterrées comme indigentes. L'indigence désigne une

situation financière : elle s'applique lorsque personne – ni proches ni ressources personnelles – ne peut prendre en charge les obsèques.

Lors d'une mort indigente, la commune prend en charge le strict minimum. La personne est enterrée dans une parcelle spécifique du cimetière, identifiée par une allée et un numéro. Le symbole funéraire se limite généralement à une croix en bois bon marché qui se brise rapidement.

« Je suis en contact avec une famille qui vient tout juste d'apprendre le décès d'un proche il y a sept ans. Nous allons nous rendre ensemble au cimetière pour nous recueillir, mais il n'y aura plus aucun signe visible. Il faudra marcher, compter les pas, estimer l'emplacement. »

« C'est extrêmement violent pour une famille de se recueillir devant une pelouse vide, sans aucun marqueur. Pendant longtemps, les communes n'indiquaient même pas les noms lors des enterrements





Collectif « Les morts de la rue »

indigents. Nous avons bataillé pendant des années pour que les tombes soient identifiées, et ce n'est toujours pas gagné», poursuit Florence.

Les mort·es disposent donc de 5 ans pour « se faire connaître ». Passé ce délai, la parcelle est dégagée et réutilisée. Pour les familles disposant de moyens financiers, il est possible de payer une concession de 30 ans, mais là encore, le coût de la mort reste inaccessible pour beaucoup.

« L'indigence est un statut juridique qui représente une concession morale que le capitalisme fait à la société : on s'autorise à faire du profit sur les morts, sans accepter de laisser les corps des pauvres totalement abandonnés, par pudeur et par souci d'hygiène. La philanthropie masque les inégalités devant la mort », écrivent Beaudouin et de Saint-Phalle, qui plaident pour une sécurité sociale de la mort afin de garantir à toutes une fin de vie digne.

Concrètement, que fait le collectif ?

Grâce à un important travail de réseautage avec les communes, les cimetières, les morgues, les travailleuses sociales, la police, le CPAS, les proches,

les institutions liées à la mort, le collectif est souvent rapidement informé d'un décès.

Commence alors un travail de vérification : confirmation officielle du décès, identification de la personne, localisation du corps – une information qui peut évoluer rapidement.

Comme l'explique Florence :

« Il arrive que le décès ne soit pas enregistré parce que, par exemple, le certificat de décès s'est perdu. Nous avons déjà connu un cas où, pendant trois semaines, la personne n'avait pas été identifiée et n'était donc pas formellement déclarée décédée, le document étant resté dans la boîte à gants d'un véhicule de police ».

Une fois la situation clarifiée, le collectif contacte la commune afin de savoir si la famille s'est manifestée et si des obsèques sont prévues. Lorsque la famille organise les funérailles, le collectif prend contact pour présenter ses condoléances, proposer de l'aide et faciliter la présence des personnes ayant connu la personne décédée. En l'absence de proches, le travail se fait avec la commune.

Lutter contre l'invisibilisation de la mort

Ce qui rend la mort de tant de personnes invisible, c'est la rencontre de deux tabous : la mort et la pauvreté. Une pauvreté qui s'aggrave, dans un contexte de crise du logement toujours plus sévère.

« Quand on a commencé, on comptait environ 20 vingt décès par an. Quand je suis arrivée, il y a 11 ans, on était plutôt autour de 40 ou 50. Aujourd'hui, on est aux alentours de 80 », explique Florence.

Ces chiffres, déjà alarmants, sont loin d'être exhaustifs. Les associations font face aux angles morts des communes, qui tardent parfois – ou

refusent – de communiquer les données. Le 31 janvier, la liste annuelle des mort·es de la rue est arrêtée. Une grande affiche est alors créée, avec un thème annuel et la liste des prénoms des personnes décédées. Une cérémonie est organisée au printemps à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

« *On va rendre hommage à des gens qui ne sont pas encore morts... Je trouve ça terrible de dire ça* », confie Florence. Car si la liste s'arrête, les décès, eux, se poursuivent et, d'ici janvier, d'autres noms viendront inévitablement s'y ajouter.

Cette cérémonie constitue néanmoins un temps de pause face à l'obscénité de la mort dans la rue. En amont, le collectif organise un cycle de huit

ateliers d'écriture en janvier, ouverts à toutes, afin de composer des poèmes en hommage aux mort·e·s de la rue.

Un autre aspect central de la cérémonie réside dans les ateliers artistiques. L'an dernier, 81 objets ont été créés, chacun portant le nom d'une personne décédée. Après la cérémonie, ils sont accrochés à l'arbre-mémorial, près de la gare Centrale. Le collectif veille également à la présence de représentant·e·s de différentes religions, afin que chacun·e puisse avoir droit à un rituel de sa confession.

« *On est toutes d'accord pour dire qu'on ne devrait pas exister* », affirme Cléo, croque-madame bénévole du collectif. Mais face aux manquements de l'État et à l'augmentation du nombre de décès de la rue, le collectif continue. Florence est la seule salariée ; toutes les autres sont bénévoles.

En Belgique, l'espérance de vie des personnes sans-abri est estimée à environ 49 ans, contre plus de 80 ans pour la population générale. Une perte de plus de trente ans d'espérance de vie !

La mort ne nous met décidément pas toutes sur un pied d'égalité. Et ce n'est ni l'arrêt du financement du plan grand froid, ni les coupes budgétaires imposées au secteur non-marchand social à Bruxelles, dont fait partie le travail de rue, qui viendront améliorer ces statistiques funestes. ♦



L'itinérance des cimetières

Aviez-vous déjà remarqué que le cimetière de Forest se trouve à Alsemberg, celui de Saint-Gilles à Uccle, ou encore celui de Koekelberg à Dilbeek ? Comme nous l'expliquent Charlotte et Betsy, ces puzzles géographiques sont dus aux divers déménagements qu'ont connu les cimetières bruxellois au fil des ans.

Un mardi après-midi d'automne. Une petite pluie maussade. Une vraie ambiance d'enterrement. Nous étions au cimetière de cette bourgade de la périphérie bruxelloise. Les fossoyeurs étaient là, debout au bord de la fosse qu'ils venaient de creuser. Le cercueil à côté, les fleurs autour.

En rang d'oignons silencieux, nous scrutons tous l'entrée du cimetière, guettant l'arrivée de la famille. Quelques jours plus tôt, elle nous avait choisi comme pompes funèbres pour s'occuper de leur papa. Vu de loin, ça aurait pu être un moment de cinéma. Scène commune de la vie d'un cimetière au XXI^e siècle. Car non, la famille n'était pas en retard, elle était tout simplement dans un autre cimetière de la même commune. Et non, cette scène n'est pas si exceptionnelle, nous l'avons vécue plusieurs fois.

Beaucoup de communes ont deux cimetières, un ancien et un nouveau. Un beau jour le cimetière originel est plein et sa localisation ne permet pas de l'agrandir. Les communes qui ont de l'espace disponible choisissent souvent d'en construire un nouveau sur un autre terrain de la commune. Pour les autres, une solution est de le déménager vers un autre lieu plus grand. Oui, vous avez bien lu, on peut déplacer un cimetière. À Bruxelles, cela s'est fait de nombreuses fois déjà.

Aviez-vous déjà remarqué que le cimetière de Forest se trouve à Alsemberg, celui de Saint-Gilles à Uccle, ou encore celui de Koekelberg à Dilbeek ? Pour n'en citer que trois... Ces puzzles géographiques du funéraire sont dus aux différents déménagements. Prenons le cas du cimetière de Saint-Gilles. Son origine remonte au XIII^e siècle, il se trouvait alors aux abords de l'église de Saint-Gilles. Là où aujourd'hui on prend un verre en terrasse sur le parvis, se trouvait le cimetière de ce qui était alors un hameau en dehors de Bruxelles. Les autorités ecclésiastiques voulant agrandir

l'église, il faut gagner de l'espace. Le déménagement a lieu en 1862 vers l'actuelle rue de la Perche. Pensez-y la prochaine fois que vous irez à la piscine Victor Boin (décédé en 1974, repose aujourd'hui... au cimetière de Saint-Gilles). Pas même vingt ans plus tard, en 1881, il est déjà trop exigü. On le déplace sur l'actuelle Roseraie, à Uccle. Mais la nature du terrain, argileuse et humide, complique le travail de la nature sur les défunts ensevelis. Ce qui finit par poser des problèmes sanitaires. Quatorze ans plus tard, en 1895, le cimetière de Saint-Gilles est encore déplacé à son endroit actuel, rue du Silence à Uccle.

Le temps d'une concession

Aujourd'hui en vous promenant dans ses allées, vous vous étonnerez peut-être de ne pas y retrouver des tombes du XIII^e siècle, puisque c'est bien à ce moment-là qu'a commencé l'histoire du cimetière de Saint-Gilles. En réalité, une tombe à Saint-Gilles ou ailleurs, c'est un espace public qui est concédé, contre monnaie sonnante et trébuchante, à une personne défunte pour une période limitée. Les cinq premières années sont gratuites, car pauvres et riches doivent pouvoir reposer en paix quelque part. Mais les riches pourront rester plus longtemps... Lorsqu'arrive la fin de la concession, autrement dit le contrat de bail entre un·e défunt·e et la commune, le cimetière pose une affiche sur la tombe pendant un an. Quiconque lit cet affiche et souhaite

continuer à venir se recueillir auprès de la tombe peut payer une somme déterminée à la commune. Dans le cas contraire, la tombe peut être exhumée. Le cercueil et son contenu ont en principe diminué de volume. Le tout est transféré à l'ossuaire, un espace du cimetière où sont gardés les restes des défunts arrivés en fin de concession. Il n'y a plus de marquage du nom, la pierre tombale est recyclée ou débarrassée, mais le cimetière tient à jour un registre des occupants de l'ossuaire.

Dans certains cas, par exemple si le défunt jouit d'une certaine notoriété ou si sa tombe présente un intérêt architectural ou esthétique, ou tout simplement si le besoin d'espace n'est pas prioritaire, la commune peut décider de ne pas libérer la concession. C'est ainsi qu'on peut trouver au cimetière de Bruxelles les tombes de Jules Anspach, décédé en 1879. Anecdote au passage, deux ans plus tôt il était bourgmestre de Bruxelles et inaugurerait ce cimetière. Savait-il qu'il étrennait son dernier domicile ? Situé à Evere depuis 1877, le cimetière de Bruxelles est lui aussi le résultat de multiples déménagements. On trouve des défunts provenant d'anciens cimetières comme Charles De Brouckère, décédé en 1860, tout comme de nouveaux arrivants, par exemple le Baron Maurice Lemonnier, décédé en 1930. Avant d'être des arrêts de transport en commun bien connus de tous les Bruxellois·es, ces trois personnes étaient des figures politiques de premier plan au XIX^e siècle. Raison pour laquelle, sans doute, ils n'ont jamais été exhumés.



Décors et monuments

Retour à notre mardi contemporain, sous la pluie, dans l'attente. La famille nous appelle, ils seront là dans 15 min d'après le GPS. On en profite pour relâcher la posture. Les fossoyeurs se posent sur un banc. Nous, on en profite pour traverser les allées et prendre le pouls de la sociologie de la commune. En effet, il arrive que le cimetière et ses monuments donnent une idée du type de village auquel il est attaché. On trouve parfois, surtout dans les cimetières des plus petites entités, une dizaine de noms de familles pour plusieurs dizaines de tombes. Le décor des tombes donne une idée également. Ici on trouvera dans les gravures beaucoup de références au monde agricole. Des épis de blé, des moissonneuses-batteuses, des sabots fleuris... Et bien sûr les monuments. Tout un chacun peut ériger un monument sur une concession, mais tout le monde ne peut pas se l'offrir. Le nombre et la grandiloquence des monuments sont également des indicateurs de la fortune des habitants aux alentours.

D'ailleurs les monuments, au-delà du défunt qu'ils abritent, font l'objet d'une passion pour certains, la taphophilie. Du grec *taphos* (tombe) et *philia* (amour).

En plus de pouvoir reconnaître et apprécier l'art funéraire, les taphophiles sont en général aussi des passionnés d'histoire. Ils ou elles savent souvent analyser les différents types de cimetière. Le modèle que nous croisons le plus souvent, un espace en dehors des centres-villes, plus ou

moins vert, composé de pierres tombales alignées, est en réalité relativement récent. Jusqu'au début du 19^e siècle, les cultes se chargeaient spirituellement mais aussi matériellement des soins aux défunts et à leurs proches. Les cimetières étaient gérés par les représentants du culte, majoritairement les églises. Dans quelques rares communes, le cimetière se trouve d'ailleurs encore adossé à une église. Comme le cimetière Licourt à Hers-tal, haut lieu du moyen-âge, et dont des récentes découvertes montrent des traces de tombes datant des années 650 de notre ère. Encore en activité, ce tout petit cimetière abrite quelques tombes dont les plus récentes en granit chinois.

En parlant de Chine, par hasard s'est posé sur notre chemin en Baie de Somme un cimetière de travailleurs chinois participant à l'effort de guerre en 14-18. Très exactement 849 travailleurs envoyés par la Chine en soutien à la France y reposent. Pas de granit ici mais 849 stèles identiques en marbre blanc gravées d'une épitaphe en anglais et d'idéogrammes chinois. Très peu ont droit à leur matricule et encore moins à leur nom. Si vous passez par Nolette, allez donc leur rendre une petite visite.

Une
organisation
codée par
Napoléon

Revenons au 19^e siècle. Fin 18^e en réalité, à Paris. Deux événements

concomitants changeront la donne et lanceront un mouvement qui impactera tous les cimetières d'Europe. La Révolution française, évidemment, qui initiera la séparation de l'Église et de l'État. Avec pour conséquence d'ôter petit à petit des mains des prêtres la gestion des défunts et des cimetières. Mais aussi, on le sait moins, un incident sanitaire en 1780 : l'effondrement d'une fosse commune en plein Paris qui en quelques heures remplira de corps en décomposition les caves des riverains du quartier. Les pratiques se mettent alors à changer. Vingt ans plus tard, en 1804, c'est Napoléon qui codifiera, comme bien d'autres choses, l'organisation des cimetières. Éloignement du cœur des villes, emplacement normé, nominatif et recentré sur la cellule familiale (le fameux caveau)... Mais aussi, le cimetière devient plus que jamais le reflet des classes sociales. Les monuments funéraires étant, encore plus à l'époque, une manière de tenir son rang. Ainsi, lorsque nous nous promenons dans ces allées rectilignes et ordonnées, qui dégagent ce je-ne-sais-quoi de paternaliste, c'est à Napoléon que nous le devons.

Entre temps, le quart d'heure est passé. Nous reprenons notre posture droite, bras tendus et mains posées l'une sur l'autre à l'avant du buste autour de la fosse. La famille arrive. Un dernier temps de recueillement est pris. Ensuite, avec beaucoup de douceur et de professionnalisme, les fossoyeurs font glisser à bout de bras une charge de près de 150 kg. C'est une chance, nous sommes accompagnées par l'équipe des fossoyeurs de la commune. Des personnes expérimentées qui opèrent cette descente de cercueil comme une chorégraphie bien huilée. Une chance car, de plus en plus, les communes ne renouvellent pas,

Le coût de la sépulture

Il y a tout le matériel incontournable : cercueil, corbillard, urne... Et le personnel à rémunérer pour faire toutes les démarches administratives, s'occuper du·de la défunt·e et de sa famille, gérer la cérémonie entre autres. À Bruxelles, on paie une taxe parfois conséquente. Et puis il y a les frais liés à la crémation et l'inhumation.

Si ni le·la défunt·e ni son entourage n'a de quoi payer, les autorités prennent en charge la dépouille mortelle comme on la nomme au nom de la salubrité publique, et non au nom de la mémoire du·de la défunt·e à célébrer. Ainsi, il n'y a pas de cérémonie prévue dans ces cas-là, sauf à tomber sur

un.e fonctionnaire plus sensible. S'il y a de quoi payer, se pose parfois la question de la différence de coût entre une crémation ou une inhumation.

Dans l'immédiat, une inhumation est moins chère car le·la défunt·e peut être enterré.e dans une fosse individuelle gratuitement pendant 5 ans. Une crémation, au contraire, coûtera plus cher au moment du décès, entre 500 et 700 euros. Toutefois, s'il est prévu que le·la défunt·e reste plus de 5 ans, le prix d'une concession peut parfois atteindre plusieurs milliers d'euros, selon que l'on prévoit 15, 30 ou 50 ans. À additionner des frais de pierre tombale et d'entretien.

par souci d'économie, le personnel de cimetière. Les tâches sont externalisées auprès de sociétés privées répondant avant tout à des logiques de marché. Pour la patience quand la famille se trompe de cimetière ou pour les gestes expérimentés et maîtrisés quand il faut déposer le défunt dans la fosse, on calculera si c'est rentable ou non.

Voilà, c'est fini pour notre famille d'endeuillés. Dès leur départ, les fossoyeurs fermeront la fosse en remettant en place la terre qu'ils ont enlevée le matin même. Combien de temps encore profiterons-nous de ce plaisir un brin nostalgique de visiter un cimetière ? La crémation est, depuis 30 ans, de plus en plus plébiscitée. Les cimetières ne sont pas extensibles. Et de nouvelles techniques plus respectueuses de l'environnement comme le

compostage funéraire font l'objet d'une attention accrue. Que nous réserve le cimetière du futur ? Une chose est sûre, quelle que soit sa forme et les valeurs qu'il véhiculera, il nous concernera tous un jour. ♦

Chroniques littéraires

LA MORT

Je ne vais pas vous mentir, j'ai déjà fait une chronique littéraire présentant des livres sur la mort avec 2 titres qui ont déclenché chez moi une sorte de passion pour le sujet (je vous invite à vous replonger dans le n°17, pages 50 et 51). J'ai introduit l'article avec une conversation que j'avais eue avec ma grand-mère. Difficile de faire mieux comme entrée en matière. Ceci dit, elle va bien, je l'ai eue au téléphone la semaine dernière, elle boit toujours un petit whisky et attend un peu que la mort arrive tout en visitant ses connaissances du club sénior de sa commune. Comme dit mon fils de 6 ans, « Baba est une vieille-vieille, elle est la prochaine de la famille à devoir mourir. Dommage moi j'aime bien ses mains parchemins ». Dit comme ça, c'est un peu brut de décoffrage mais Baba aime bien quand les choses sont dites sans détour. En concertation avec elle et avec son arrière-petit-fils, nous avons décidé de vous présenter 4 livres : un roman, un essai, un bande-dessinée et un album jeunesse.



Le roman

L'apparence du vivant

Charlotte Boulard aux éditions Incultes

Autant vous le dire dès le départ, ce roman n'est pas pour les âmes sensibles.

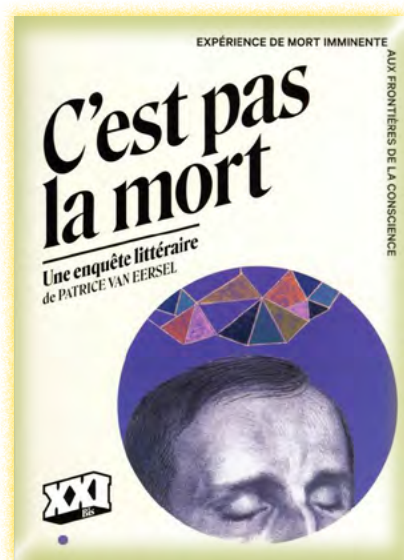
Voici ce qu'en dit la quatrième de couverture : une jeune photographe fascinée par la mort est engagée pour prendre soin d'un couple de vieillards, les Martin, propriétaires d'un ancien funérarium. Une maison figée par le temps, dans un quartier fantôme de Liège, soustraite aux regards par de hauts tilleuls. Captivée par ce décor, la jeune femme s'installe à demeure. Entre elle et madame Martin naît une complicité tendre, sous la surveillance placide de monsieur Martin. Lors de leurs promenades au bord du canal, on leur donnerait le bon Dieu sans confession. Ce serait bien mal les connaître.

Au début de ma lecture, je n'étais pas emballée par l'élocution de la

narratrice, j'étais même refroidie, sans mauvais jeux de mots. Mais au fur et à mesure, tout fait sens.

Et puis peu de livres abordent la vieillesse avec ce prisme-là, où la décrépitude des corps côtoie l'ignoble du quotidien. La taxidermie n'est qu'un prétexte pour aborder ces sujets, la vie que l'on souhaite fixer pour toujours ou la mort que l'on souhaite observer dans les yeux tous les jours.

J'ai fini le livre et je me suis demandé ce que je venais de traverser : un premier roman hors normes, tant il est gore, drôle et charnel à la fois, englué dans du sirop de Liège. C'est assez troublant et moi j'aime ça. Néanmoins, attention si vous êtes sensible. ♦



L'essai C'est pas la mort

Expérience de mort imminente aux frontières de la conscience, une enquête littéraire de Patrice Van Eersel chez Revue XXI

La mort fait partie des grands tabous de notre société et en parler frontalement sans passer pour un dingue ou une illuminée n'est pas encore chose aisée. Écouter la parole de celles et ceux qui ont vécu une EMI (Expérience de Mort Imminente) et donner du crédit

aux scientifiques qui travaillent dessus est important, il me semble.

C'est ce que propose ici l'auteur, journaliste de son état dans ce petit essai très sourcé, extrêmement bien documenté et superbement écrit.

Ce qu'en dit la quatrième de couverture : leur cœur s'est arrêté. Ils se sont sentis partir... et puis ils sont revenus. Métamorphosés. Plus altruistes et débarrassés de leur peur de mourir. Le journaliste Patrice van Eersel reprend son enquête sur les expériences de mort imminente débutée il y a quarante ans. Les scientifiques sceptiques d'alors l'admettent aujourd'hui : aux portes de la vie, « quelque chose » échappe aux explications rationnelles. Et si la conscience ne se réduisait pas à la matière ? Une enquête rigoureuse et bien vivante. ♦



La bande-dessinée À la vie

L'homme étoilé aux éditions Calmann-Lévy

Avec Roger, l'Homme étoilé met une claque à la maladie sur les sons endiablés des tubes de Queen. Avec Mathilde, il apprend à parler le suédois, Edmond lui lance un véritable défi gastronomique et Nanie finit par l'adopter, en parfaite nouvelle grand-mère.

Qui se cache derrière ce pseudo poétique ? Un Bruxellois, infirmier en soins palliatifs dont les bras sont recouverts de tatouages et d'étoiles plus précisément. Avec ses bandes-dessinées, il s'attache à dépeindre son quotidien avec la plus grande exactitude, mais toujours avec un regard tendre. Au fil des pages, on rigole, on s'indigne, on pleure, on chantonne, bref, on vit !

Car c'est bien de cela dont il s'agit ici, permettre aux patients et patientes en fin de vie de s'apaiser malgré la douleur, à travers des petits riens de leurs habitudes perdues : une chanson, un plat préféré, une blague, une embrassade, un regard, une conversation. Ramener de la bienveillance et de l'humanité à la fin de vie, c'est possible (malgré les manques cuisants de moyens), et c'est ce que l'auteur nous montre ici avec un dessin d'une sobriété bien efficace. ♦



L'album jeunesse L'ours qui chante

Émile Jadoul aux éditions Pastel

Dès que la lune se lève sur la forêt, Ours chante ! Ours chante doucement pour endormir ses amis Lapin, Poulette et ses poussins, et son ami Merle. C'est Merle qui lui a appris toutes les chansons. Avant, Merle chantait pour toute la forêt, maintenant Merle est vieux. Alors depuis, Ours est sa voix.

Voici un album tout en douceur qui aborde la fin de vie. Avec ce dessin au crayon de couleurs qui le caractérise, le belge Émile Jadoul évoque la tristesse de perdre un être cher, qu'il soit de notre famille nucléaire ou choisie, mais aussi ce qu'il nous laisse. À travers le chant et sa transmission de Merle à Ours, et d'Ours au reste de la forêt, l'auteur nous montre l'importance du rituel pour honorer la mémoire de celles et ceux qui ne sont plus là. Une histoire à lire aux enfants dès 3 ans. ♦

UN REPOSANT VOISINAGE

S'est la fragilité de la vie qui lui donne son caractère précieux qu'on oublie trop souvent : la vie est courte, c'est ce qui en fait son prix !

À Ixelles, j'habite exactement à mi-chemin entre l'Université (temple du savoir) et le Cimetière (temple de la connaissance). Le cimetière d'Ixelles ? Une superficie de 12 hectares avec ronds-points, avenues et pelouses : une ville silencieuse qui invite à la méditation...

Au premier rond-point des person-nages d'importance sont ensevelis sous des tonnes de marbre et de granit, craint-on qu'ils ne sortent de leur trou ?

À la « pelouse des Anges » nos petits enfants ont deviné l'énigme de la mort. Sur ces tombes d'enfants ils déposaient

en consolation un nounours, un jouet ou un dessin. De modestes tombes sont envahies de végétation et d'herbes aromatiques. Une quiétude profonde et la vue qui porte loin... Oui, c'est ici que nous ferons le plus long des séjours et que restera-t-il de notre passage ? Un nom, deux nombres de quatre chiffres séparés par un tiret, soit nos années de vie. Quelques décennies marquées par un tiret et il est temps de tirer sa révérence...

S'étonne-t-on assez d'être en vie ? Je crains bien que non, on n'a nulle tendresse pour ce temps de vie qui nous est prêté, on vit « contre son goût » se consolant dans l'avoir en dédaignant l'être.

La « démocratie du tombeau » devrait engendrer la bienveillance, l'entraide, l'altruisme. Notre commune « éphémérité » devrait nous rapprocher dans la solidarité et dans l'humanité. Cependant, en ce début 2026, des tyrans féroces torturent, détruisent et assassinent à cadences industrielles, érigeant des murailles de haines éternelles. La Mort n'a nul besoin qu'on lui tienne la faux, elle connaît son ouvrage et, en toute justice, elle n'épargnera personne !

Alors, en cet élan de Printemps, aimons-nous, pratiquons la tendresse, le bon vouloir et la solidarité. Retroussons-nous les manches : il y a du pain sur la planche ! ♦

Joël Smets

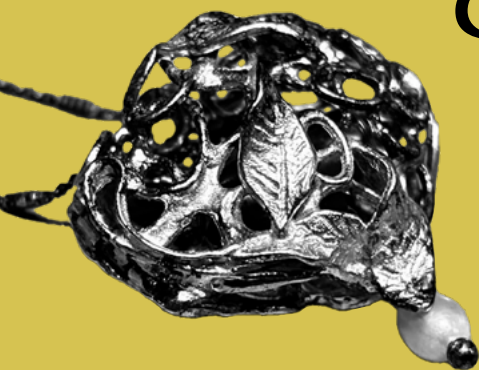
GHOISIR SA MORT : UNE LIBERTÉ, UN DROIT.

C'est la devise de l'ADMD, Association pour le droit de mourir dans la dignité. Quand on a atteint l'âge et le sentiment d'une vie accomplie, on est en droit de choisir la manière d'effectuer son ultime révérence. L'ADMD invite à remplir une déclaration anticipée qui précisera sa volonté, la démarche est simple et conforme à la loi.

**ADMD, avenue Eugène Plasky, 144,
boite 3. Tel : 02/502.04.85.
info@admd.be. www.admd.be**

De Mol à De Moor

Les guerriers de la Lumière



Serge, c'est ce type qui
 avance dans son atelier
 comme si chaque pas
 écrasait un démon,
 une cornaline ou un mauvais
 souvenir – on ne sait jamais trop –
 parce qu'il marche large, massif,
 avec cette assurance des gens qui sont
 déjà morts une fois et qui n'en ont plus
 rien à foutre des règles ;
 il a cet air de mec qui s'est glissé hors
 du pare-brise un soir de pluie et qui,
 en retombant sur le tarmac,
 a reçu, d'on ne sait où,
 la confirmation définitive que le monde
 est une gigantesque farce caustique.
 Alors il rit, oui, il rit souvent, mais
 un rire gras, fendu, qui s'enroule autour
 des lampes.
 Dans son tablier blanc sacré,
 se proclamant guerrier de lumière,
 Serge ne fabrique pas des bijoux,
 mais, avec les promesses d'un bout
 de chiffon presque religieux,
 d'où débordent ses doigts plus épais
 que des outils,
 Serge façonne des talismans d'ombre,
 pris dans l'instant fragile où la matière
 se décide,
 chauffe l'argent, glisse des morceaux
 de soleil dans le creux d'une mèche,
 et ces larmes se referment autour d'un
 fragment d'existence.
 Il fige ce qui fuit, il capture l'absence,
 il enferme des éclats de vie minuscule
 comme des étoiles mourantes,
 polis juste assez pour continuer
 à brûler contre la peau des vivants,
 car le bijou funéraire est un seuil,
 une porte minuscule qu'on garde tout
 au bout des doigts. ✦

Serge De Moor naît le 23 mars 1964.
 Enfant d'artisan garnisseur, il suit son
 père sur le marché du Sablon. On lui
 offre un œil de tigre, il l'a gardé caché
 comme un trésor. À quatorze ans,
 il entre comme apprenti chez Wolfers,
 succursale de Chaumet, pour un
 salaire de deux cents francs belges.
 La nuit, il taille les pierres en secret
 et à 19 ans il rejoint la galerie d'art
 Carrette : restauration, expertise,
 bijoux anciens, puis découverte
 des bijoux mortuaires. Vient
 ensuite le besoin de créer. « J'avais
 récupéré, à la centrale nucléaire de
 Mol, un échangeur eau-sodium en
 titane, dont j'ai tiré mes premières
 créations. » Il partage un temps sa vie
 avec le peintre russe Sergei Volokhov
 à Bruxelles. Une fois son appartement
 colonisé par les bouteilles de vodka,
 Volokhov, recherché, demande
 l'asile avant de disparaître vers les
 États-Unis. Quant à Carrette, il choisit
 le Mexique. Serge ouvre alors son
 propre atelier, s'associe à la Maison
 Stéphanie Haegelsteen et transmet
 son savoir à la créatrice Ucedo.
 De ces deux rencontres naissent
Les Guerriers de la Lumière.

Playlist mortelle!

Quelle musique voudrais-tu qu'on passe à tes funérailles?

*Pouvoir encore partager ma jeunesse, mes idées
Avec l'amour retrouvé, que c'est beau, c'est beau la vie.
Pouvoir encore te parler, pouvoir encore t'embrasser
Te le dire et le chanter, oui c'est beau, c'est beau la vie.*

**Extrait de « C'est beau la vie »,
Jean Ferrat, 1963**

« Je voudrais qu'on passe cette chanson à mes funérailles parce qu'elle parle d'amour, elle chante le bonheur et la vie. S'il y a quelque chose qui est tout près de la vie, c'est bien la mort!

Depuis quelque temps déjà, la mort m'accompagne tous les jours. Je vous la présente! "Bonsoir, voilà ma mort." Elle est là, à côté de moi, mais elle me dit tout le temps : "Prends ton temps." Elle n'est pas pressée, et moi non plus. On s'entend bien pour le moment. »

Joséphine

*Chère dame, entendez-vous le vent souffler? Et saviez-vous
Que votre escalier repose sur le vent qui murmure?
Et tandis que nous serpentons sur la route,
Nos ombres plus grandes que notre âme,
Une dame que nous connaissons tous marche là,
Elle est nimbée d'une lumière blanche et veut montrer
Comme chaque chose se transforme encore en or
Et si tu fais des efforts pour entendre
La mélodie viendra finalement à toi*

« Mon fils fera comme il veut. Je suis contente s'il met la musique de Merit Hemmingson, une organiste suédoise que j'aime beaucoup. Il n'y a pas beaucoup de paroles. Sinon il pourra mettre autre chose, comme Led Zeppelin, "Stairway to Heaven", c'est bien aussi. »

Eva

*Au prix de sa jeunesse
 Au prix de sa beauté
 Une mère
 Ça fait ce que ça peut
 Ça ne peut pas tout faire
 Mais ça fait de son mieux
 Une mère
 Ça calme des chamailles
 Ça peigne d'autres cheveux
 Que sa propre broussaille
 (...)*

*Et lorsque
 Toute seule ça se retrouve
 Ça attend dignement
 Que le firmament s'entrouvre
 Et puis là
 Ça se donne le droit
 De fermer pour une fois
 Les deux yeux à la fois
 Une mère
 Ça ne devrait pas partir
 Mais on y peut rien faire
 Mais on y peut rien dire
 Une mère*

**Extrait de « Une mère »,
 Lynda Lemay, 2006**

« J'ai voulu le mettre à l'enterrement de ma maman mais ça n'a pas été possible. Je veux bien qu'on la mette à mon enterrement. La chanson est un remerciement à toutes les mamans. Même si on est une vieille personne, si on a des enfants, on reste une maman! »

Leslie

*Merci à la vie qui m'a
 autant donné
 Elle m'a donné le son
 et l'alphabet
 Avec lui, les mots que je pense
 et déclare
 Mère, ami, frère et la lumière
 illuminant
 La route de l'âme de celui
 que j'aime*

Extrait de « Gracias a la vida », 1971

« La chanson raconte ce que j'ai envie de dire en partant : je suis reconnaissante de ce que la vie m'a donné. Je me sens très gâtée, à tous les niveaux. Le seul point noir a été la mort de mon père quand j'avais 15 ans. Mais après, ça a été une fête. »

Isabel

*"La vie c'est comme
 une dent
 D'abord on n'y a pas pensé
 On s'est contenté de mâcher
 Et puis ça se gâte soudain
 Ca vous fait mal et on y tient
 Et on la soigne et les soucis
 Et pour qu'on soit
 vraiment guéri
 Il faut vous l'arracher la vie"*

**« La dent », Serge Reggiani, 1966
 Texte de Boris Vian**

« Mes enfants savent que c'est ma chanson préférée, ils choisiront probablement ça pour mon enterrement. L'avantage c'est que c'est une chanson très courte : les gens n'auront pas le temps de s'emmerder. »

Carlo

09. Faut-il faire confiance à Brad Pitt ?

Brad Pitt a contacté une femme sur Facebook et lui a envoyé des photos, des vidéos et des messages vocaux. Tous les deux ont tissé une relation virtuelle durant des mois.

Un jour, il lui a envoyé des photos de lui sur un lit d'hôpital et lui a demandé une aide financière. Amoureuse, elle lui envoie de plus en plus d'argent.



GUIDE DE SURVIE EN

Mais Brad Pitt n'a jamais envoyé de message. Il s'agit d'un faux compte au nom de l'acteur. De nos jours, il est très facile de générer des photos, des vidéos et même la voix d'une autre personne.

La femme a été contactée car elle commentait des photos de l'acteur sur Facebook.

Les arnaqueurs repèrent principalement des femmes seules ou des personnes âgées, ils espèrent trouver des personnes inexpérimentées et crédules.

Vérifiez toujours qui vous parle et si ce qu'on vous dit est vrai.

Parlez-en autour de vous sans honte, ne restez jamais seul.e avec des histoires comme celle-là.

* Ceci est un communiqué du Guide de survie en Numérie, écrit par des séniors de Forest, avec Benoît Brunel (BRASS) et le service intergénérationnel de Forest.

La Numérie est ce pays où sont mis en ligne tous les services et les outils sans se soucier de leur accessibilité.

N'envoyez jamais votre argent à qui que ce soit.

10. L'intelligence artificielle est-elle de droite ?

Il n'y a pas qu'une seule intelligence artificielle (IA), mais plusieurs, assurant des fonctions différentes, et développées par différentes entreprises.

Le GPS de votre voiture fonctionne avec une IA pour vous guider. Les IA génératives sont celles qui peuvent générer du texte ou des images.



Guide de survie en Numérie*

Une IA est un programme écrit par des humains. Elle ne suivra que ce programme.

Si une entreprise a une politique de droite, il se peut que les textes ou images générées par son IA soient orientées à droite.

C'est le cas de l'IA Grok appartenant à Elon Musk. En comparant Wikipédia et Grok au sujet de George Floyd**, on se rend compte que Wikipédia apporte des informations neutres, tandis que Grok a une position à charge contre la personne.

Les IA ne réfléchissent pas, elles ne régurgitent que les réponses les plus présentes dans leur données. Ainsi, si vous générez l'image d'une famille, il y a de fortes chances qu'une IA représente le schéma père et mère, et uniquement des personnes blanches, en oubliant les diversités de genres, sexuelles et ethniques. Malgré vous, vous générez et diffusez une vision conservatrice de la société.

* Ceci est un communiqué du Guide de survie en Numérie, écrit par des séniors de Forest, avec Benoît Brunel (BRASS) et le service intergénérationnel de Forest.

La Numérie est ce pays où sont mis en ligne tous les services et les outils sans se soucier de leur accessibilité.

** George Floyd est un afro-américain tué par la police lors d'un contrôle en 2020.

Ne vous fiez jamais à une seule réponse, croisez toujours plusieurs sources d'informations.

H O P P

DE L'EXTRAORDINAIRE BANALITÉ, PAR LES « MOTSQUETAIRES »

POISSON

19/02 - 20/03

Afin d'échapper aux griffes de l'aigle, dansez le hip hop sur du sable chaud

BÉLIER

21/03 - 20/04

Si vous croisez un prédateur sur votre chemin, saoulez-le à l'eau minérale

TAUREAU

21/04 - 21/05

Au mois de mars, embrassez le sol et dansez sous la pluie

GÉMEAUX

22/05 - 21/06

Sous gaz hilarant, évitez de faire des projets inutiles

CANCER

22/06 - 22/07

Par temps de pluie, n'arrosez pas votre jardin car vous risqueriez de vous électrocuter

LION

23/07 - 22/08

Pour éviter un contrôle fiscal, jouez au chat perché.

VIERGE

23/08 - 22/09

Si vous remettez votre noisette sur votre chien, évitez de le caresser

BALANCE

23/09 - 23/10

Ne faites pas sécher votre linge sous la pluie, au risque d'être léché par un escargot

SCORPION

24/10 - 22/11

Prenez votre boa pour stimuler l'inertie du gouvernement bruxellois.

SAGITTAIRE

23/11 - 21/12

Une allergie aux fruits secs pourrait bien vous conduire vers la mort avant même que vous ayez le temps d'ouvrir la fenêtre

CAPRICORNE

22/12 - 20/01

Au temps des amours, mangez du chocolat fondant plutôt que de vous faire écraser par une voiture.

VERSEAU

21/01 - 18/02

Conseil, buvez la mort subite du chasseur pour éviter de vous retrouver en bière

AMOUR & SAGESSE N°21

COMITÉ DE RÉDACTION

Odette Alves
Jeanne Boute
Benoît Brunel
Lucie Caouder
Charlotte Dereppe
Ouda El Kour
Constance Frère
Stephanie Gillet
Jarini Husquet
Eve Leguebe
Eva Lorrain
Luz
Jeanne Mortreux
Nour Eddine M'Rabet
Rozenn Quéré
Bernadette Sacré
Joël Smets
Chris Thiry
Uské
Julie Verbeeck
Camille Walter
Le collectif des Motsquetaires
Betsy Zbiegiel

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Chris Thiry

PHOTOGRAPHIES

Vincen Beeckman
Jarini Husquet
Rozenn Quéré
Vincent Peal
Luz

ILLUSTRATIONS

Broderie Jeanne Pradalier
Uské

GRAPHISME

Lucie Caouder

ÉDITRICE RESPONSABLE

Simone Schuiten

Imprimé en février 2026 à 1000 exemplaires.
Typographies : Apfel Grotesk, Avara, Berry Rotunda, Chaloupée, Chaumont Script, Combine, Crickx, Destra, EnclavAcadam, Excalibur Nouveau, Formula Condensed, Heal The Web, Gemini, Fungal, Jean-Luc, LC Mogi, Le Murmure, Louise, Saint, Savate, Source Serif, Typefesse.

Amour & Sagesse, édité par À travers les Arts! asbl, est un magazine par et pour les seniors à destination de leurs pairs, mais pas seulement.

Ce numéro est né d'une collaboration étroite avec le service intergénérationnel de la commune de Forest

CONTACT

À travers les Arts! asbl
Avenue Van Volxem 54, 1190 Bruxelles
Tél. : +32 476 81 15 22
E-mail : info@amouretsagesse.be
www.amouretsagesse.be



